

LA DOCTORESSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

MM. PAUL FERRIER & HENRI BOCAGE



PARIS

TRESSE & STOCK, ÉDITEURS

8, 9, 10, 11, galerie du Théâtre-Français

PALAIS-ROYAL

1889

Tous droits réservés.

LA DOCTORESSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du GYMNASÉ,
le 17 octobre 1885,

PERSONNAGES

ALFRED FRONTIGNAN	MM. NOBLET.
BARON DE SERQUIGNY	LAGRANGE.
EDMOND	NUMÈS.
GASTON	DUBROCA.
MONTARGIS	SEIGLET.
VICOMTE DES CERCEAUX	SIRDEY.
BETTING SENIOR	MARTIN.
UN COMMISSAIRE DE POLICE . .	REY.
CLIENTS (MM. Libert, Bourgeotte, Ismaël).	
ANGÈLE	M ^{me} : MARIE MAGNIER.
ARABELLE	DESCLAUZAS.
LOVELY	DARLAUD.
JULIE	NETTY.
GERTRUDE	CARO.
BETZY	CHEIREL.
BERTHE MONTARGIS	PIERVAL.
1 ^{re} CLIENTE	GENNETIER.
2 ^e CLIENTE	DAVENAY.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Libert, régisseur
au théâtre du Gymnase

A PARIS, DE NOS JOURS

LA DOCTORESSE

ACTE PREMIER

Un cabinet de médecin. Ameublement sévère. Porte au fond et portes latérales à gauche. Fenêtre à droite. Une table vers la gauche, au 2^e plan, sur la table un amas de livres, de brochures, de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, la scène est éclairée par une lampe posée sur la table. Derrière l'amas de livres on voit monter la fumée d'une cigarette. Les rideaux des fenêtres sont tirés. L'abat-jour vert de la lampe ne donne qu'un demi-jour dans le cabinet.

ANGÈLE, derrière la table. GERTRUDE, entre par une porte avec un plateau sur lequel est servi du chocolat. FRONTIGNAN, entre par la gauche, veston de chambre, dernier genre, frisé, tiré à quatre épingles, un bouquet dans la poche du mouchoir.

FRONTIGNAN, très bas.

Non, Gertrude, non ! pas vous, moi !

Il prend le plateau des mains de Gertrude. Il remue le chocolat avec la cuiller.

GERTRUDE.

Monsieur !

FRONTIGNAN.

Ce n'est pas du Marquis.

GERTRUDE.

Si, monsieur.

FRONTIGNAN.

Non, Gertrude, c'est du Potin ! Je reconnais ça aux grumeaux ! Vous m'achetez du Potin et vous me comptez du Marquis.

GERTRUDE.

Mais, monsieur...

FRONTIGNAN.

Assez ! Je n'aime pas les bonnes qui raisonnent. C'est du Potin ! Vous me prenez pour un autre ! (Gertrude sort.) Pas à moi qu'on fait avaler du Potin pour du Marquis. Hein ! non pas à moi !

SCÈNE II

FRONTIGNAN, ANGÈLE.

FRONTIGNAN, toussant.

Hum ! hum ! Sapristi, comme tu as fumé ! Tu as fumé toute la nuit ! Hum ! hum ! Ton chocolat est prêt, n'attends pas, il refroidirait ! De bon chocolat avec de bonne crème... et un bon petit pain viennois, tu travailles encore... à la lampe ! Quand il fait grand jour ! (Il va ouvrir la fenêtre et ravient éteindre la lampe.) Tu tomberas malade.

ANGÈLE, se montrant la cigarette à la bouche.

Eh bien ? Je me soignerai !

Elle descend.

FRONTIGNAN.

Oui, mais moi, je serai inquiet... je me connais,

Si tu tombais malade, je perdrais la tête ! Ah ! par exemple ! je te ferais des cataplasmes... dans une petite casserole... avec une grande cuillère de bois. (Il tousse.) Hum ! hum ! Tu fumes encore ! Je devrais te gronder.

ANGÈLE.

Ne me gronde pas ! C'est la dernière nuit que je veille ! Et puis, regarde !

Elle lui montre un épais manuscrit.

FRONTIGNAN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ANGÈLE.

Lis !...

FRONTIGNAN, lisant.

« Le droit des femmes à l'internat. Mémoire pour « l'Académie de Médecine par le docteur Angèle Frontignan !... » « Le docteur Angèle Frontignan, ma femme !... Tiens !... Tu illustreras le nom de... mon père... »

Il veut l'embrasser.

ANGÈLE, le repoussant.

Laisse donc, Alfred !... Des bêtises... à nos âges !...

FRONTIGNAN.

J'ai 37 ans... nous sommes des jeunes mariés... 4 ans de ménage.

ANGÈLE.

Taisez-vous, mauvais sujet !

FRONTIGNAN.

Non ! c'est vrai ! non ! Tu me délaisses trop, tu me lâches pour la médecine !...

Il l'attire vers lui.

ANGÈLE, touchant du doigt le bouquet que Frontignan a à la boutonnière.

Des fleurs ?

FRONTIGNAN.

Un bouquet de boutonnière, que Gertrude m'a apporté du marché ! Le veux-tu ? Il embaume !

ANGÈLE, le repoussant.

Je n'aime pas les fleurs !

FRONTIGNAN.

Non ! Tu n'aimes rien de ce qu'aiment les autres femmes.

ANGÈLE.

Est-ce que je suis une femme !...

FRONTIGNAN.

Hélas ! Tu m'as donné le temps de l'oublier !

ANGÈLE, se retournant.

Ah ! ça, qu'est-ce que tu as mangé hier ?

FRONTIGNAN.

Hier ? Attends donc... du poulet... des épinards... et des pommes au beurre !...

ANGÈLE.

C'est rafraîchissant, tout ça !

FRONTIGNAN.

C'est rafraîchissant... mais c'est hors de prix !

ANGÈLE.

Aïe ! aïe ! Je te vois venir... Toutes ces mamours aussi auraient dû m'éclairer. Tu n'as plus d'argent.

FRONTIGNAN.

Il m'en reste très peu.

ANGÈLE.

Je t'ai donné 900 francs pour le mois... et nous ne sommes qu'au 14.

FRONTIGNAN.

Oui, mais le mois est de 31 jours!... Ça déroute toutes les combinaisons, les mois de 31 jours. — c'est une fatalité, sur 12 il n'y en a qu'un de 28 jours!

ANGÈLE, le menaçant et souriant.

Alfred! Alfred! Vous faites danser l'anse du panier...

FRONTIGNAN.

Je ne la fais pas danser... mais tout est si cher! Tiens! J'en causais hier avec madame Dufournel, une vraie femme de ménage, elle! Son mari lui donne 1200 francs par mois et elle a toutes les peines du monde à joindre les deux bouts! Voyons, sais-tu ce que coûte, couramment, un joli homard?

ANGÈLE, sévèrement.

Vous n'en mangez pas, j'espère.

FRONTIGNAN.

Non! Tu ne veux pas!

ANGÈLE.

Trop d'azote dans ce crustacé.

FRONTIGNAN.

Mais les poulets, qui n'ont pas d'azote, les pauvres bêtes!... J'en achète beaucoup... Eh bien, on n'a pas un joli poulet à moins de 6 fr. 25 à 7 fr. 50. Et le

beurre?... Pour avoir du vrai beurre... pas de la margarine... non... du vrai beurre... de l'Isigny, second choix, il faut y mettre 4 francs et ça si tu ne me crois pas, demande à Gertrude.

ANGÈLE.

Est-ce que j'ai le temps de m'occuper ?...

FRONTIGNAN.

Non, mais les pauvres hommes de ménage, ils sont bien obligés de s'occuper... Enfin, quoi ? Je ne peux pas faire avec 900 francs.

ANGÈLE.

Et moi je ne peux pas donner plus !

FRONTIGNAN.

Tu ne peux pas... tu ne peux pas... Cependant ma dol...

ANGÈLE, avec explosion.

Votre dol ! c'est là que je vous attendais ! Oui, c'est vrai, vous m'avez apporté 400. 000 francs. Faites-moi l'amitié de croire que je l'ignorais, quand je vous ai pris ! Mais il vous plaît d'insister sur ce chiffre...

FRONTIGNAN, l'interrompant.

Moi ! Angèle ! puisque je t'ai laissé les clefs de la caisse.

ANGÈLE.

Pas moins, vous y reviendriez... vidons une bonne fois cette question ! (Le regardant en face.) Savez-vous pourquoi je travaille le jour ? (Plus bas.) Savez-vous pourquoi je travaille la nuit ? C'est pour apporter ma part au pot-au-feu conjugal ! Je veux les gagner, ces 400, 000 francs dont vous êtes si fier... et quand je les aurai gagnés... ce jour-là... je me croiserai les bras... et ce sera à vous de me les faire ouvrir !...

FRONTIGNAN.

Eh bien ! écoute !... C'est ridicule, tout ça ! Nous sommes déjà assez riches... Tu as une jolie clientèle... qui augmente tous les jours.

ANGÈLE.

Et l'avenir ?

FRONTIGNAN.

Mais nous n'avons pas d'héritiers et plus ça va, hélas !... Depuis six mois, surtout, depuis que tu as installé ta sonnette de nuit.

ANGÈLE.

Des enfants ! Vous êtes fou ! Est-ce que je pourrais les élever?...

FRONTIGNAN.

Mais, moi, je pourrais ! J'élèverais très bien des enfants... avec le concours d'une nourrice... ou tout au moins d'un biberon !...

ANGÈLE, riant.

Tu es bête !

FRONTIGNAN.

Ah ! tu as ri !... Avance-moi quinze louis !

ANGÈLE.

Mais qu'est-ce que tu fais de tes appointements du ministère ?

FRONTIGNAN.

Peuh ! 3600 francs ! 3600 pauvres petits francs, que je gagne péniblement, comme commis principal au ministère de l'agriculture, division des haras, section des fourrages.

ANGÈLE.

Il n'y a donc pas d'avancement dans les fourrages ?

FRONTIGNAN.

On nous change si souvent nos ministres ! Ils n'ont pas le temps de faire un acte d'équité, avance-moi 300 francs.

ANGÈLE.

Non ! Tu réduiras tes dépenses... Je vous demande s'il a besoin d'un coin de feu de ce chic-là !... D'où viens-tu frisé comme ça, pommadé, empestant le muguet.

FRONTIGNAN.

Le New-Mown hay ! pas le muguet ! New-Mown-hay, foin coupé.

ANGÈLE.

Pour aller au ministère...

FRONTIGNAN

Justement ! Section des fourrages !

ANGÈLE.

A quelle heure y vas-tu donc aujourd'hui ?

FRONTIGNAN.

J'ai campo ! Écoute ! Ils me doivent bien ça ! Je fais assez d'heures supplémentaires, le soir, et je vais assez souvent à Pompadour.

ANGÈLE.

Trop souvent !

FRONTIGNAN.

C'est que ce n'est pas une petite affaire, que d'or-

ganiser un haras ! A Pompadour surtout ! le nom oblige.

ANGÈLE.

Des obligations... qui ne vous regardent pas...

FRONTIGNAN.

Non !... mais conviens que je n'y flâne guère... Je pars le soir, je suis de retour le lendemain : ainsi, demain soir, par exemple, je serai probablement obligé...

ANGÈLE.

Ah ! demain soir encore !

FRONTIGNAN, un peu gêné.

Je dis ça... tu sais... J'attends une lettre du ministère. Mais c'est très intéressant d'organiser des haras. Ces nobles coursiers qui, quoi, que... Quelquefois ça me rend rêveur.

ANGÈLE, sévèrement.

Monsieur Frontignan ! Vous avez besoin d'une hygiène, vous.

FRONTIGNAN.

Pour ?...

ANGÈLE.

Pour dissiper vos rêveries ! Vous mangerez des farineux.

FRONTIGNAN, suppliant.

Angèle !...

ANGÈLE.

Je vous mettrai au lait.

FRONTIGNAN.

Je ne peux pas le souffrir.

1.

ANGÈLE.

Et aux légumes verts.

FRONTIGNAN, avec abattement.

Encore ! Mais sapsristi ! Je t'ai épousée sous le régime de la communauté... et pas sous le régime des anachorètes !...

ANGÈLE.

Ah ! c'est que je ne veux pas que vous tourniez mal ! Non, Alfred, je ne le veux pas. (Elle s'attendrit.) Je t'aime bien, au fond, va, mon chéri ! Et si tu me trompais, j'en aurais un violent chagrin ! Est-ce ma faute si mes travaux m'absorbent. C'est une sorte d'entraînement auquel je ne saurais résister... mais il y a d'autres entraînements dont il faut te défendre, Alfred, et qui seraient coupables, ceux-là, bien coupables ! Je sais que tu es bon ! je te crois fidèle ! Dis-moi que tu l'es ! Oui, n'est-ce pas ? Ce que je crains, ce sont les amis, les camarades, les collègues... Il y en a peut-être qui trompent leurs femmes ?

FRONTIGNAN.

Il y en a un ! mais je lui bats froid.

ANGÈLE.

Tu fais bien... ne le fréquente pas... ne lui parle pas, même... Ah ! si tu me trompais, Alfred ! si tu me trompais...

FRONTIGNAN.

Cette folie !... Mais, moi aussi, je t'aime bien, je t'aime... en effigie, mais je t'aime bien ! A preuve, que si je ne vais pas au bureau ce matin... Ah ! tu ne sais pas pourquoi je ne vais pas au bureau ce matin ?

ANGÈLE.

Non !

FRONTIGNAN, tendrement.

Parce que c'est un anniversaire, aujourd'hui, le quatrième anniversaire du jour où ma petite femme a été reçue docteur en médecine !... et parce que nous avons un dîner pour fêter ce beau jour... un grand dîner dont il faut que je m'occupe, puisque c'est moi qui suis la femme, la femme de ménage.

ANGÈLE.

Qui as-tu invité ?

FRONTIGNAN.

Des intimes seulement. Montargis et sa fille, Gaston, ton neveu et ton élève, et enfin...

ANGÈLE.

Enfin ? ...

FRONTIGNAN.

Tu vas me gronder ?

ANGÈLE.

M. de Serquigny.

FRONTIGNAN.

Oui !... Ah ! tu ne peux pas le souffrir ! Tu es injuste ! Serquigny a été ton premier client ! Ce sont des choses qu'un mari n'oublie pas ! Je vivrais 100 ans... en tout, que je me rappellerais éternellement cette première émotion, cette première douce émotion. Il n'y avait pas une heure, que tu étais entrée, ton diplôme sous le bras, qu'un homme encore très bien sonnait à notre porte. C'est moi qui lui ouvris : « Madame le Docteur ! » Et ce premier louis dans la séhille, hein ? Il est resté ton client, il est devenu mon ami, et j'estime qu'il ne peut y avoir d'anniversaire chez nous sans lui.

ANGÈLE.

A ton aise.

Elle va pour sortir.

FRONTIGNAN.

Tu me quittes ?

ANGÈLE.

Je reviens.

FRONTIGNAN.

Au moins donne-moi les 300 francs.

ANGÈLE.

Non.

FRONTIGNAN.

Je m'attache à tes pas !

ANGÈLE.

Je vais prendre ma douche.

FRONTIGNAN.

Raison de plus !

ANGÈLE, sévère.

Est-ce que je suis une femme ?...

Elle sort.

SCÈNE III

FRONTIGNAN, puis GERTRUDE.

FRONTIGNAN.

Non ! tu n'es pas une femme ! A première vue on le croirait. Extérieurement, elle a tous les avantages de son sexe. Ah ! bien, ouiche, un trompe-l'œil ! Si elle était une femme, elle aurait une corde

sensible... car toute femme a sa corde sensible... Mais rien ne vibre dans cette créature supérieure et marmoréenne. J'ai besoin de quinze louis, n'est-ce pas ? Si elle était femme, je saurais bien... mais elle n'est pas femme, elle, pas de prise !... Oh ! la femme femme !... la femme ignorante, bourgeoise, plate, intellectuellement s'entend !...

GERTRUDE, entrant.

Je peux t'y emporter le plateau ?

FRONTIGNAN, désignant Gertrude.

Une femme, celle-là ! Elle est bête... elle est cruche... elle fait des cuirs... mais c'est une femme !

GERTRUDE.

Moi ? dame ! j'ai été écrite comme ça sur les registres.

FRONTIGNAN.

Elle a été écrite comme ça sur les registres Et elle ne ferait pas tant de façons avec son mari. Ah ! son mari saurait par où la prendre, lui.

GERTRUDE.

Dame ! Ça serait que son dû.

FRONTIGNAN.

Il la prendrait... comme ça d'abord... par la taille...

Il lui pince la taille.

GERTRUDE.

Ah ! mais dites donc ! à bas les pattes !

FRONTIGNAN.

Par la taille et par les sentiments ! (A part.) Et elle lâcherait les quinze louis !... (Haut.) Ne te défends

pas, humble villageoise ! Je n'attende pas à ta vertu !... J'expérimente !... platoniquement... mon idéal !...

GERTRUDE.

Qu'est-ce que c'est que cet oiseau-là ?

FRONTIGNAN.

C'est une dinde, ma fille ! En ménage, l'idéal, c'est une dinde ! Tu ne peux pas me comprendre ; mais si tu voulais, Gertrude...

Il la lutine.

GERTRUDE.

Pour ça, nisco ! Je suis t'honnête !...

FRONTIGNAN.

T'honnête ! oh ! ce cuir !

GERTRUDE.

Je veux me marier avec un garçon épicier qui me fréquente. — Dans six mois j'aurai doublé mon capital.

FRONTIGNAN.

A quoi bon, Gertrude ! Un capital suffit.

GERTRUDE.

C'est pour acheter le fonds de son patron.

FRONTIGNAN.

Mais alors, ma chère, vous avez des économies. Vous avez peut-être 300 francs ?

GERTRUDE.

300... et le pouce ! en 3/00 amortissable.

FRONTIGNAN.

Et tout est placé ?

GERTRUDE.

Tout !

FRONTIGNAN.

Emporte ton plateau... et pas un mot au docteur,
pas un mot !

Il l'embrasse. Paraît Gaston.

GERTRUDE.

Ah !

Elle sort.

SCÈNE IV

FRONTIGNAN, GASTON, puis EDMOND, puis UN
CLIENT.

GASTON.

Oh ! mon oncle !

FRONTIGNAN.

Epargne-moi tes reproches... irrévérencieux.

GASTON.

Je n'ai pas le droit de vous rien reprocher, mon
oncle, mais c'est ma tante.

FRONTIGNAN.

Ta tante, malheureux ! Moucharde à ta tante et je
te déshérite ! Non, je suis bête, tu es plus riche que
moi ! Tu as 40.000 livres de rentes... qui font la
boule de neige ! Et tu n'es pas honteux de thésau-
riser, à son âge, quand ton oncle, ton pauvre oncle !...

GASTON.

Il n'y a pas huit jours je vous ai prêté 700 francs.

FRONTIGNAN.

C'est vrai ! Tu es mon banquier dans les jours difficiles ! Je te le revaudrai, plus tard, dans les jours faciles. Prête-moi quinze louis.

GASTON.

Encore... Si je connaissais du moins l'usage que vous en feriez ?

FRONTIGNAN.

C'est pour faire une surprise à ta tante.

GASTON, tirant trois billets de banque.

Ce n'est pas pour la tromper, bien vrai ?

FRONTIGNAN.

Est-ce que je voudrais ?...

GASTON.

Non, n'est-ce pas !... oh ! il ne faudrait pas ! Elle est si bonne, si intelligente, si spirituelle !...

FRONTIGNAN.

Si savante ! (Il prend les billets.) Je te rendrai les 1000 francs à la fois.

GASTON.

Quand vous pourrez, mon oncle, quand vous pourrez.

FRONTIGNAN.

Oh ! Tu n'es pas à cela près ! Drôle de petit bonhomme ! Ça a vingt ans, ça roule sur son petit million d'or... vierge ! Ça pourrait aimer, être aimé ?

GASTON.

Qui donc vous dit que je n'aime pas, mon oncle ?

FRONTIGNAN.

Tu as une maîtresse ?

GASTON.

Oh ! oh ! mon oncle, non... J'aimerais mademoiselle Montargis quand je serai bachelier.

FRONTIGNAN.

Tu appelles cela aimer, toi. Ah ! je t'envie cette nature calme, je te jalouse ce tempérament placide. Sapristi ! Je suis ton oncle, mais c'est un sang plus capiteux qui bouillonne dans mes veines, c'est un cœur plus exubérant qui bat sous ma poitrine. Trop de sang quoi ? Trop de cœur. Le cœur me perd, moi. Je suis tout tendresse.

GASTON.

C'est donc pour ça que vous embrassez les petites bonnes, mon oncle, hein ? les petites bonnes !

FRONTIGNAN.

Pure générosité, mon neveu, c'est pour leur faire oublier l'infériorité de leur condition !... Chut !... Edmond !...

EDMOND, faisant entrer un 1^{er} client.

Monsieur a le n° 9.

PREMIER CLIENT.

Neuf.—C'est bien la peine de venir de bonne heure !

EDMOND.

Genre grincheux ! Connu.

FRONTIGNAN.

Ah ! ça, mais c'est donc l'heure de la consultation !

EDMOND.

Une heure précise !

FRONTIGNAN.

Eh bien ! et déjeuner ? Je n'ai pas déjeuné !

EDMOND.

Madame le docteur a dit qu'elle n'aurait pas le temps.

Timbre.

FRONTIGNAN.

Sapristi ! mais je l'ai, moi, et je crève de faim. Viens voir si je trouverai quelque chose dans le cabinet de la Méduse !

Il sort avec Gaston.

SCÈNE V

EDMOND, ANGÈLE, par instants CLIENTS.

EDMOND, à une dame.

Madame a le n° 17.

LA DAME.

Ça m'est égal, j'apporte mon ouvrage.

Elle travaille au crochet.

EDMOND.

Genre résigné. (Timbre. Il sort et rentre avec un deu-

xième client.) Je mets monsieur dans la bibliothèque, monsieur attendra moins longtemps.

DEUXIÈME CLIENT.

Merci, mon garçon !

Il lui donne deux sous.

EDMOND.

Deux sous ! Un rat ! J'ai mis un rat dans la bibliothèque.

PREMIER CLIENT.

Bien la peine de venir de bonne heure ! (Angèle paraît. Il sort avec elle.) Enfin !

EDMOND, entrant avec un troisième client.

Monsieur est pressé.

TROISIÈME CLIENT.

Très pressé... et vous me donnez le n° 22 !...

EDMOND.

Si le cas de monsieur n'était pas sérieux... Sérieux...

TROISIÈME CLIENT.

Un simple rhumatisme qui se promène.

EDMOND.

Je connais. Le rhumatisme voltigeur ! Je pourrais donner une consultation à monsieur.

TROISIÈME CLIENT.

Vous sauriez ?

EDMOND.

Voilà deux ans que je sers chez les princes de la

science et ça ne coûtera que trois francs à monsieur au lieu d'un louis.

TROISIÈME CLIENT

Eh bien ! voici ; quand le temps change !...

Angèle paraît.

LA DAME, serrant son ouvrage.

Le temps de serrer mon ouvrage.

Elle sort avec Angèle.

EDMOND.

C'est bien simple, n'est-ce pas ? Vous achetez ça chez n'importe quel pharmacien et vous frictionnez avec soin deux fois par jour, matin et soir, la jambe qui n'est pas malade.

TROISIÈME CLIENT

Matin et soir !

EDMOND.

Maintenant, comme il y a de l'alcool dedans, si vous préférez le boire, c'est absolument la même chose... c'est dix-sept francs que monsieur gagne. (Il l'accompagne à la porte. — Entre une dame.) Oui, madame. — Madame ignorait peut-être que monsieur le docteur fût une doctoresse ? Madame aime mieux ça ?

LA DAME.

Ah ! oui, il y a des choses qu'on ne voudrait pas avouer à un homme !

EDMOND.

Des choses délicates.

LA DAME.

Justement, surtout quand on est pas mariée et qu'on n'a pour ainsi dire pas le droit...

EDMOND.

Je comprends... Mais madame vient demander une consultation pour si peu de chose ?

LA DAME.

Comment peu de chose ?

EDMOND

Je veux dire que ça va coûter un louis à madame et moi pour trois francs... Voilà deux ans que je sers chez les princes de la science. (Angèle paraît, le quatrième client sort). Madame voit comme c'est simple, pas de faux mouvements, ne pas lever les bras, surtout ne pas monter aux échelles, madame gagne dix-sept francs.

Il l'accompagne à la porte.

SCÈNE VI

FRONTIGNAN, GASTON, ANGÈLE,
GERTRUDE, EDMOND.

FRONTIGNAN.

Heureusement, je dînerai mieux ce soir.

GASTON.

Ah ! mon oncle, comme vous êtes gourmand !

FRONTIGNAN.

Dame ! C'est moi qui m'occupe du ménage !... C'est bien le moins que je commande les choses que j'aime.

ANGÈLE, entre.

Ah ! c'est trop fort !... Ah ! c'est trop fort !...

FRONTIGNAN.

Quoi, trop fort ?... Quoi ?...

ANGÈLE.

On me vole !... Il y a un voleur dans la maison !...

GASTON.

Oh ! ma tante !

FRONTIGNAN.

Un voleur !...

ANGÈLE.

Ou une voleuse. Gertrude ! Appelle Gertrude !

FRONTIGNAN, appelant.

Gertrude ! (A lui-même.) Je sais ce que c'est.

ANGÈLE.

Appelle Edmond !

FRONTIGNAN, appelant.

Edmond ! (A part.) Elle a découvert le pot aux roses.

ANGÈLE.

Appelle... Appelle donc !

FRONTIGNAN, appelant.

Gertrude ! Edmond ! Edmond ! Gertrude !

GERTRUDE, entrant.

Quoi qu'il y a ?...

ANGÈLE.

Donnez-moi votre tête !

GERTRUDE.

Mais madame...

ANGÈLE.

Je ne vous ferai pas de mal !... Votre tête !

GASTON.

La phrénologie appliquée à l'instruction criminelle !

ANGÈLE, tâtant la tête à Gertrude.

Oui, vous avez des bosses, ma fille.

GERTRUDE.

J'suis t'une bossue ?...

FRONTIGNAN.

Oh ! ce cuir !...

ANGÈLE.

Mais vous n'avez pas la bosse que je cherche...
Allez, retournez à vos fourneaux !

Sort Gertrude.

GASTON.

Vous croyez à la phrénologie, docteur !

ANGÈLE.

Une science basée sur l'observation est encore
une science positive. (Entre Edmond.) Ah ! Edmond
(A Edmond.) Donnez-moi votre tête, Edmond !

EDMOND.

Oserai-je demander à madame dans quel but ?...

ANGÈLE.

N'ayez pas peur ! Donnez !

EDMOND.

Je ferai observer à madame que j'ai mis de la pommade.

ANGÈLE.

Pouah !...

FRONTIGNAN, à part.

Je ferais mieux d'avouer. (A Angèle.) N'insiste pas et renvoie-les...

ANGÈLE.

Laissez-nous, Edmond !

EDMOND.

Je regrette d'avoir mis de la pommade.

ANGÈLE.

Laissez-nous. (Edmond sort. A Frontignan.) C'est toi !...

FRONTIGNAN, baissant la tête.

Pardonne-moi, je vais te dire... Ta sébile était là... sur la table... pleine d'or...

ANGÈLE.

Vingt-sept consultations à un louis... J'ai serré hier soir, sans compter... et tout à l'heure en comptant.

FRONTIGNAN.

J'espérais que tu ne compterais pas.

ANGÈLE.

Ce n'est peut-être pas la première fois.

FRONTIGNAN.

Oh ! si ! si ! je te le jure... J'ai été comme fasciné.
J'ai cédé à une tentation irrésistible... J'ai eu une
sorte de verlige... Ce que vous appelez une envie...

ANGÈLE.

Donne-moi ta tête !

FRONTIGNAN.

C'est que... C'est que j'ai mis aussi de la pommade.

ANGÈLE, terrible.

Donne-moi la tête !...

FRONTIGNAN, à lui-même.

Qu'est-ce qu'elle va découvrir, mon Dieu !...

ANGÈLE, lui tâtant la tête.

C'est étrange :

FRONTIGNAN.

Quoi ?...

ANGÈLE.

Tu n'as pas la bosse du vol.

FRONTIGNAN, cherchant à se dégager.

Ah ! Tu vois !...

ANGÈLE, le retenant.

Attends donc... mais tu en as d'autres...

FRONTIGNAN.

Aïe ! Aïe !...

ANGÈLE, tâtant Frontignan.

Ne remue pas comme ça !

FRONTIGNAN.

J'ai une bosse ?

ANGÈLE, tragique.

Oui.

FRONTIGNAN.

Je sais ce que c'est... Je suis tombé une fois, tout petit, de mon berceau sur la tête... j'avais un an... J'étais tout tendre. Maman s'est effrayée... mais notre médecin l'a rassurée... en lui disant que c'était une bosse... que je garderais toute ma vie...

ANGÈLE.

Est-ce vrai, Alfred !...

FRONTIGNAN.

Tu demanderas à maman... Qu'est-ce que tu croyais que c'était que cette bosse?...

ANGÈLE.

Rien.

FRONTIGNAN.

Mais encore ?

ANGÈLE.

Non, rien !...

GASTON.

Et ma leçon, ma tante, je reviendrai...

ANGÈLE.

Non, non... Laisse-nous, va-t-en... J'ai une leçon à donner à Gaston... Va !... Où vas-tu ?...

FRONTIGNAN.

A la cuisine... surveiller le dîner...

ANGÈLE, à part.

Gertrude est jolie... Et avec cette bosse maudite...
Je renverrai Gertrude...

FRONTIGNAN.

Tu permets ?

ANGÈLE.

Oui... (A part.) Huit jours.. on lui flanquera ses
huit jours !

Sort Frontignan.

SCÈNE VII

ANGÈLE, GASTON, puis EDMOND.

GASTON.

Quelle bosse a-t-il, mon oncle ?

ANGÈLE, très agitée.

La légèreté, le mensonge ! Il a un crâne de
femme, le malheureux ! Je ne peux plus être tran-
quille maintenant. Il faudrait le surveiller pas à
pas... Mais, est-ce que je peux, moi ? Avec cette
profession qui m'absorbe tout entière ?... Ah ! les
hommes, quelle race ! quelle nature ! Il suffit qu'un
minois chiffonné leur passe devant le nez... Qu'est-
ce que ça te dit à toi, les minois chiffonnés ?...

GASTON.

Je ne sais pas, ma tante. J'attends d'être bachelier
pour aimer mademoiselle Montargis... Alors, je fuis
les minois chiffonnés.

ANGÈLE.

Alors tu ne peux pas me renseigner ! Tiens ! parlons d'autre chose ! parlons examen !... Aussi bien, la leçon sera courte aujourd'hui, j'ai une cliente très intéressante, rue Miromesnil, madame Dutilleul, j'ai promis d'y retourner tantôt.

GASTON.

Si vous voulez remettre ma leçon à demain ?...

ANGÈLE.

Non !... écourtons seulement... Qu'as-tu étudié ?...

GASTON.

Mon histoire naturelle... ma géographie...

ANGÈLE.

Voyons l'histoire naturelle... (Elle prend un livre sur la table.) Le cœur ! Ah ! le cœur ! Qu'est-ce que c'est que le cœur ?...

GASTON.

C'est un des organes de l'homme.

ANGÈLE.

Voilà tout ? A quoi sert le cœur ?

GASTON.

Il sert à aimer.

ANGÈLE.

Hein ! Quoi ? Qui est-ce qui l'a dit cette bêtise-là ?...

GASTON.

Mon oncle.

ANGÈLE.

Ton oncle ?... Ton oncle est un imbécile.

GASTON.

Bien !

ANGÈLE, récitant.

« Le cœur est un organe conoïde creux et musculaire qui, renfermé dans la poitrine, est le principal agent de la circulation du sang. Il est considéré comme une pompe aspirante et foulante, placé au centre de l'appareil vasculaire, qui reçoit le sang de toutes les parties du corps, le dirige vers les organes respiratoires, reçoit encore le sang qui a respiré et le distribue dans toute l'étendue de l'organisme animal ». Où vois-tu qu'il soit question d'amour là-dedans ?...

GASTON.

Ne vous fâchez pas, docteur.

ANGÈLE, lui jette le livre.

Sais-tu mieux la géographie au moins ?...

GASTON.

Je crois que oui. (Il lui donne le livre.) Région du centre, ancienne province du Limousin. Haute-Vienne, chef-lieu Limoges. Quatre cent vingt-neuf kilomètres sud de Paris. Sous-préfectures, Bellac, Rochechouart, Saint-Yrieix.

ANGÈLE.

Très bien !...

GASTON, récitant.

Corrèze : chef-lieu Tulle, quatre cent soixante-douze kilomètres de Paris. Sous-Préfectures : Bri-

ves-la-Gaillarde et Ussel. C'est au nord de l'arrondissement de Brives que se trouve le haras de Pompadour.

ANGÈLE, très vivement.

De Pompadour?...

GASTON, récitant.

Près du château que possédait la fameuse marquise du même nom.

ANGÈLE, très agitée.

472 kilomètres! Pompadour serait à 472 kilomètres... et Alfred irait et reviendrait de Pompadour. Oh! il y a quelque chose là-dessous, il y a quelque chose.

EDMOND, entrant.

On vient de chez madame Dutilleul. Il y a urgence.

ANGÈLE.

Oh! le devoir professionnel!... Une voiture! (Sort Edmond, à Gaston.) Mes journaux! Je les lirai en route!

GASTON, lisant.

« Le Moniteur des stations thermales. Le journal de médecine. La Gazette des Hôpitaux... » Ça n'est pas loin madame Dutilleul?

ANGÈLE.

472 kilomètres. Non, 118, rue Miromesnil...

GASTON.

Tiens! moi qui vais au faubourg Saint-Honoré.

ANGÈLE.

Viens avec moi, je te déposerai en passant. Ma

trousse ! où ai-je laissé ma trousse ? Mon chapeau !
Demande à ton oncle mon chapeau.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FRONTIGNAN, SERQUIGNY, puis
EDMOND.

FRONTIGNAN.

Ce n'est pas moi... c'est un client.

SERQUIGNY.

Cher docteur...

ANGÈLE, saluant.

Monsieur. (Bas à Frontignan.) Vous ! nous avons à
causer...

FRONTIGNAN, à part.

Encore !

SERQUIGNY.

Nous ne vous dérangeons pas !

ANGÈLE.

Non, je sors. (A Frontignan.) Donnez-moi mon cha-
peau.

FRONTIGNAN.

Lequel ?

ANGÈLE.

Je n'en ai qu'un. Celui-là !...

Sort Frontignan.

SERQUIGNY, bas.

J'aurais voulu vous demander une petite consultation.

ANGÈLE.

Désolée, l'heure est passée.

SERQUIGNY, à part.

Elle est froide.

FRONTIGNAN, rentrant avec un chapeau dont il chiffonne les fleurs.

C'est vrai qu'elle n'a qu'un chapeau... et tout simple.

ANGÈLE.

Donne !

FRONTIGNAN.

Attends un peu ! J'enlève la poussière. Si je fais des économies le mois prochain, je t'en achèterai un avec des plumes d'autruche. J'en ai vu de très jolis, rue Vivienne...

ANGÈLE.

Vous regardez les modistes, vous !

FRONTIGNAN.

Pas les modistes !... les modes... Ça m'intéresse, les modes...

ANGÈLE, entre ses dents.

Crâne de femme !

EDMOND, entrant.

Madame le Docteur est avancée.

ANGÈLE.

Viens Gaston !

GASTON.

Voilà docteur ! (Bas à Frontignan.) Ne la trompez pas, mon oncle, ne la trompez pas !

Il sort après Angèle.

SCÈNE IX

FRONTIGNAN, SERQUIGNY, puis EDMOND, puis MONTARGIS, BERTHE.

FRONTIGNAN, à lui même.

Qu'est-ce qu'elle aura encore découvert ? Gaston peut-être qui m'a vendu ?... Serquigny !...

SERQUIGNY.

Dites donc, cher ami, ça ne vous frappe pas ?...

FRONTIGNAN.

Quoi ?

SERQUIGNY.

Je trouve votre femme un peu froide...

FRONTIGNAN.

Un peu... Qu'est-ce qu'il vous faut, à vous ? Un peu froide ! Je ne connais le Groënland que de réputation, mais elle rendrait des points au Groënland. Ce n'est pas une femme, Angèle. Elle est la première à le dire du reste.

SERQUIGNY.

Elle se vante !...

FRONTIGNAN.

Mais non. Un veuf ! Je suis une variété nouvelle de veuf ! Et j'ai trente sept ans, mon ami, et je suis plein de sève, mon ami ! Et Marguerite de Bourgogne ne m'aurait pas fait peur, mon ami.. !

SERQUIGNY.

Diable ! Mais j'ai été bien imprudent de vous présenter à miss Lovely.

FRONTIGNAN.

Pourquoi imprudent ?...

SERQUIGNY.

Parce que c'est vous condamner à un supplément de diète.

FRONTIGNAN.

C'est pourtant vrai. Mais ne le regrettez pas, Serquigny. J'en étais fou ! Depuis la réouverture du cirque où je l'avais vue, jolie, svelte, gracieuse, au milieu des fauves qui léchaient ses mains de patricienne ! Heureux fauves ! Tandis que l'orchestre jouait une délicieuse symphonie.

SERQUIGNY, lui serrant les mains.

Merci !...

FRONTIGNAN.

C'est vrai, la symphonie est de vous !...

SERQUIGNY.

« Ours à la neige » polka brillante ! C'est moi qui écris toute la musique du cirque.

FRONTIGNAN.

C'est admirable!

SERQUIGNY.

Baron de Serquigny... trois merlettes... champ d'azur.

FRONTIGNAN.

Avec votre nom, votre fortune, vous vous occupez de composer.

SERQUIGNY.

J'adore composer... j'ai de grands succès de club, mais le cirque est ma spécialité...

FRONTIGNAN.

Vous avez la note.

SERQUIGNY.

Juste ce que m'a dit Lovely, quand je lui ai joué mes « Ours à la neige » à telles enseignes qu'elle a déclaré, à Franconi, qu'elle n'entrerait pas dans sa cage sur d'autre musique que sur la mienne.

FRONTIGNAN.

Adorable Lovely ! Je reconnais là son cœur. Mais vous, connaissez-vous ceci ?

Il tire une photographie de sa poche.

SERQUIGNY.

C'est son portrait qu'elle vous a donné ?

FRONTIGNAN.

Non, c'est le portrait de Bolski... son ours blanc et favori ! Il paraît que c'est une faveur singulière qu'elle m'a faite. Et une faveur qui n'est pas com-

promettante ! Ma femme trouverait un ours dans mes poches.

SERQUIGNY.

Elle ne soupçonnerait pas là... corrélation ! Mais n'importe, cher ami ! Vous perdez votre temps.

FRONTIGNAN.

Peuh ! Vous avez une maxime ! Il y a toujours dans la vie d'une femme, si prude qu'elle soit, un moment psychologique, dont un habile homme sait bénéficier...

SERQUIGNY.

Pas pour Lovely ! Rien à faire là !... Elle m'a résisté... elle m'avait charmé... mais rien à faire... Inaccessible !... Malgré mon nom... ma fortune... et trois merlettes... champ d'azur. Elle est protégée par son idée fixe...

FRONTIGNAN.

C'est vrai qu'elle vous attend au coin de chaque madrigal avec ces cinq mots « le mariage ou la vie » O ces écuyères...

SERQUIGNY.

Alors ?...

FRONTIGNAN.

Alors, je lui ai promis.

SERQUIGNY.

Quoi ?

FRONTIGNAN.

Le mariage.

SERQUIGNY.

Vous ! Frontignan !

FRONTIGNAN.

Non ! moi, Fronsac !

SERQUIGNY.

J'oubliais ce pseudonyme... de l'œil-de-Bœuf.

FRONTIGNAN.

Derrière lequel je m'abrite chez la pudibonde dompteuse... Adalbert de Fronsac .. Je file à ses pieds le parfait amour. Je lui fais une cour... de lilas blanc et de roses de même blancheur...

SERQUIGNY.

Et la famille ?... Que dit la famille ?...

FRONTIGNAN.

Les fauves ?...

SERQUIGNY.

Non ! les Betting !... Betting Sénior, miss-Arabelle.

FRONTIGNAN.

Connais pas...

SERQUIGNY.

Lovely ne vous a pas encore présenté ?... Ça viendra, cher ami ! des gens très bien quoiqu'un peu clowns... le vieux père surtout !... Mais des principes familiaux ! l'honneur du nom ! la pureté des mœurs ! Lovely vous présentera... quand elle vous croira mûr...

FRONTIGNAN, riant.

Pour le mariage ?...

SERQUIGNY.

Ne riez pas !... et, si vous m'en croyez, envoyez votre dernier bouquet virginal...

FRONTIGNAN.

J'aime mieux l'apporter.

EDMOND, annonçant.

Monsieur et mademoiselle Montargis.

BERTHE.

Angèle est donc sortie ?

FRONTIGNAN.

Elle fait ses visites... Mais permettez-moi, mademoiselle, de vous présenter notre ami, monsieur de Serquigny. Monsieur Montargis, directeur de la pharmacie anormale et mademoiselle Montargis, sa charmante fille... qui a ses diplômes...

SERQUIGNY.

Ah ! mademoiselle...

BERTHE.

Pharmacien de 2^e classe, oui, monsieur.

SERQUIGNY.

Compliments sincères...

MONTARGIS.

Enchanté, monsieur.

SERQUIGNY.

C'est moi qui suis enchanté, charmé, monsieur, et charmé, mademoiselle... Mais si l'étude, la pharmacie ne vous a point fait négliger le piano...

MONTARGIS.

Au contraire... Berthe tapote agréablement entre deux préparations...

SERQUIGNY.

J'aurai l'honneur de vous envoyer « jeux des écharpes, « cerceaux de papier », « travail sans sel-le » et quelques autres valse brillantes de ma composition...

MONTARGIS, à Serquigny.

Monsieur fut le premier client de madame Frontignan, je le savais... Mais quelle maladie, si je ne suis pas indiscret ?

SERQUIGNY.

J'étais anémique !

MONTARGIS.

Anémique!... Le docteur a dû vous ordonner de mon eau...

SERQUIGNY.

De votre eau ?...

MONTARGIS.

Une découverte étonnante, qui révolutionne le monde thermal !... Une eau qui n'a l'air de rien, qui coule tranquillement tout près de nous. Une eau dédaignée, je pourrais dire conspuée... mais à laquelle j'ai découvert des propriétés extraordinaires : elle abonde en principes essentiellement toniques et nutritifs.

SERQUIGNY.

C'est ?...

MONTARGIS.

L'eau de la Bièvre.

SERQUIGNY.

Diable !

MONTARGIS.

Nous n'en buvons pas d'autre !... et vous pouvez juger... quel sang !

SERQUIGNY, saluant Berthe.

Charmé ! En effet première qualité ! Charmé !...

MONTARGIS, bas.

C'est un franc la bouteille... quatre-vingt centimes pour les amis... on reprend le verre.

SERQUIGNY.

C'est donné... J'en prendrai une demi-bouteille pour essayer...

SCÈNE X

LES MÊMES, GASTON, avec un paquet assez volumineux, puis ANGÈLE, puis EDMOND.

GASTON, entrant.

Ma tante n'est pas encore rentrée.

FRONTIGNAN.

Pas encore... Ah ! Ah ! c'est la surprise !

GASTON.

Oui mon oncle, mais n'y touchez pas...

BERTHE, à Montargis.

Où as-tu laissé la nôtre ?...

MONTARGIS.

Dans l'antichambre, cachée...

GASTON.

Bonjour mademoiselle Berthe, ça va bien ?

BERTHE.

Très bien, monsieur Gaston. Où en êtes-vous de votre bachot ?

GASTON.

Ça avance, mademoiselle, ça avance ! Avec ma tante, ce matin, nous avons étudié le cœur.

BERTHE, coquettement.

Ah !... le cœur !...

GASTON.

Oui, mademoiselle. « Organe conoïde, creux et musculaire qui, renfermé dans la poitrine, est le principal agent de la circulation du sang. »

BERTHE.

Voilà tout ?... Il vous en reste long à apprendre.

GASTON, soupire, en la regardant.

Hélas ! ma tante dit que c'est encore une affaire de six mois.

ANGÈLE, entrant.

On peut se mettre à table.

MONTARGIS.

Le docteur... enfin !

FRONTIGNAN.

Alors je vais à la cave... Gertrude !...

ANGÈLE.

Pourquoi Gertrude ?

FRONTIGNAN.

Pour m'éclairer... C'est toujours Gertrude qui m'éclaire.

ANGÈLE.

C'est bien !... Allez !

SERQUIGNY, à part.

Allez !... au pluriel !... et sur ce ton !...

FRONTIGNAN, sort en appelant.

Gertrude !...

ANGÈLE, à part.

Ses huit jours, celle-là !... Ses huit jours !

SERQUIGNY, à part.

Serquigny, mon ami, voilà le quart d'heure psychologique.

GASTON.

Et madame Dutilleul ?...

ANGÈLE

Une fausse alerte. Ma visite l'a calmée. Elle passera la journée comme ça. Mais c'est une nuit blanche à l'horizon.

BERTHE, à son père.

Comme c'est gai pour monsieur Frontignan. Et tu veux que je sois pharmacien, moi !...

MONTARGIS.

Tu me béniras un jour.

ANGÈLE, à elle-même.

Comme c'est long d'aller à la cave !

SERQUIGNY, bas.

Je voudrais vous consulter.

ANGÈLE.

Il est trop tard... demain !

SERQUIGNY.

Je ne peux pas attendre... je souffre atrocement.

EDMOND.

Madame le docteur est servie.

ANGÈLE.

A table !

EDMOND.

Madame oublie une cliente. La bonne est là qui attend son ordonnance.

ANGÈLE, allant écrire.

C'est vrai ! Oh ! le devoir professionnel !

MONTARGIS, insinuant.

Ajoutez toujours quelques bouteilles d'eau de la Bièvre.

ANGÈLE.

Oui, monsieur Josse ! Mettez-vous à table, je vous rejoins.

SCÈNE XI

ANGÈLE, SERQUIGNY, EDMOND, par moments.

SERQUIGNY, rentrant.

Ou maintenant, ou jamais.

ANGÈLE, à Edmond.

Cette ordonnance à la bonne qui l'attend. Encore vous ?

SERQUIGNY.

Ma parole d'honneur, c'est pour une consultation.

ANGÈLE, bonne enfant.

Venez dîner d'abord.

SERQUIGNY.

Non, vrai ! je ne pourrais pas !

ANGÈLE.

Vous n'avez pas d'appétit ?

SERQUIGNY.

Je n'en ai plus...

ANGÈLE.

Voyons votre poulx.

SERQUIGNY, frissonnant.

Ah !...

ANGÈLE.

Je vous ai fait mal ?...

SERQUIGNY.

Au contraire !...

ANGÈLE, sévèrement.

Monsieur de Serquigny !

SERQUIGNY.

De l'agitation, n'est-ce pas ? Il est capricant.

ANGÈLE.

Allons donc !

SERQUIGNY.

Alors, il est trompeur.

ANGÈLE.

Vous n'avez rien du tout.

SERQUIGNY.

A la bonne heure ! Voilà un diagnostic !

ANGÈLE.

Prenez des douches...

SERQUIGNY, exalté.

Mais vous ne comprenez donc pas ?

ANGÈLE.

C'est vous qui ne comprenez pas que je comprends. (S'interrompant.) Prenez garde vous allez dire une sottise...

SERQUIGNY,

Tant pis! Je brûle mes vaisseaux.

ANGÈLE.

Monsieur de Serquigny!...

SERQUIGNY.

Je vous aime... Angèle...

ANGÈLE.

Appelez-moi docteur.

SERQUIGNY.

Je vous aime, doct... Ah! bien, non!... Ça ne va plus!... Je vous aime docteur, ne va plus.

EDMOND, entrant.

Madame le Docteur est encore servie.

Il sort.

ANGÈLE.

Je viens!...

SERQUIGNY, l'arrêtant.

Je vous en conjure, Angèle.

ANGÈLE.

Docteur!

SERQUIGNY.

Je vous en conjure, Docteur, ayez pitié!...

ANGÈLE.

D'un pauvre malade, n'est-ce pas?... Mais mon Dieu! mon Dieu! que les hommes sont donc bêtes!... Tenez, mon cher monsieur, allez-vous-en! Voilà ce que vous aurez gagné à votre sottise déclaration! Vous vous faites fermer ma porte. Ça vous a bien

avancé. Vous pensez bien que je me doutais de tout ce que vous venez de me dire. Je connaissais votre cas. Je ne pouvais pas me méprendre, moi, à cette soi-disant anémie, que je traite depuis quatre ans... avec de l'eau distillée et des pilules de mie de pain.

SERQUIGNY.

J'en ai pris une fois !... Peuh !...

ANGÈLE.

Je vous laissais aller... Et puis, pourquoi me fâcher ? Vous étiez respectueux et discret... et mon mari vous avait en adoration... C'est lui seul que je plains, quand vous me contraignez à vous chasser...

SERQUIGNY.

Alors, ne me chassez pas... Pour Frontignan...

ANGÈLE.

Trop tard, mon cher. Vous en avez trop dit !... Mais regardez-moi dans le blanc des yeux !

EDMOND, entrant.

Madame le Docteur est toujours servie.

Il sort.

ANGÈLE.

Je viens. (A Serquigny.) Regardez-moi bien. Je ne suis pas une femme, moi !... Est-ce que je peux aimer d'amour ?... Mais pour aimer, mon cher, il ne faut pas avoir étudié les hommes au scalpel... Ah ! Ah ! c'est là qu'on en revient vite de ce misérable Vertébré, qui n'est rien de plus, pour nous docteurs, qu'un échantillon banal de la grande famille des mammifères ! Mais je ne peux pas vous regarder en face, malheureux, sans me rappeler combien vous avez de paires de nerfs, de muscles et de

tendons... combien d'os dans le carpe et métacarpe... combien d'oreillettes et circonvolutions cérébrales!... Je vous vois à travers votre enveloppe dermique, et pas séduisant, je vous jure!... Vous n'êtes plus un homme, mon cher vous êtes un écorché.

SERQUIGNY, frissonnant.

Oh !...

SCÈNE XII

LES MÊMES, FRONTIGNAN, LES MONTARGIS,
GASTON.

TOUS, faisant irruption.

Eh bien ! docteur ! docteur !

MONTARGIS.

Nous vous attendons pour nous mettre à table.

FRONTIGNAN, voulant les retenir.

N'entrez pas ! C'est une consultation !

ANGÈLE.

Elle est finie. Allons !

FRONTIGNAN, à Serquigny.

Rien d'autrement grave ?

ANGÈLE.

Si ! très grave. J'ai ordonné la diète...

FRONTIGNAN.

La diète?... Vous ne dînez pas... Un jour d'anniversaire, lui qui l'avait apporté son présent.

SERQUIGNY.

Faible hommage d'un client reconnaissant.

FRONTIGNAN, lui donnant un paquet.

Offrez-le toujours, mon ami!...

SERQUIGNY, à voix basse.

A titre de souvenir, alors...

Il le déplie.

GASTON.

Eh bien, si on sort les présents, sans attendre le dessert, voici le mien.

Il déplie son paquet.

MONTARGIS.

Voici le nôtre...

FRONTIGNAN, ouvrant la bibliothèque.

Et le mien.

ANGÈLE, émue.

Un cadeau, il a pensé à moi.

TOUS LES QUATRE, ensemble.

Un petit buste d'Hippocrate!

MONTARGIS.

Pour un médecin!... c'était tellement indiqué!...

GASTON.

Un plâtre!

. MONTARGIS.

Une terre cuite !

SERQUIGNY.

Un marbre !

FRONTIGNAN.

Un bronze ! (Bas à Angèle.) Moi, un bronze !...

MONTARGIS.

Ça fait peut-être beaucoup d'Hippocrates !

ANGÈLE.

Mais non, mes bons amis, mais non.

FRONTIGNAN.

Quatre bustes ! C'est le compte ! Nous avons justement quatre cheminées...

EDMOND, entrant.

Madame le docteur est servie...

FRONTIGNAN.

Alors, tu ne crois pas que Serquigny ?...

ANGÈLE.

Encore ?

FRONTIGNAN.

Il pourrait se mettre à table sans rien manger !...

ANGÈLE.

Vous êtes stupide !

FRONTIGNAN.

Oh ! la Faculté !... Elle est féroce ! Je suis désolé, mon cher ami, positivement désolé... mais nous nous reverrons.

SERQUIGNY.

Je ne sais pas. (Bas à Angèle.) Vous l'entendez !...
Angèle s'éloigne en haussant les épaules.

FRONTIGNAN, bas.

En tout cas .. chez Lovely... demain !...

SERQUIGNY.

Vous y tenez !

FRONTIGNAN.

Tiens !... on me met à la diète aussi, et je ne suis pas anémique, moi !...

EDMOND.

Si le cas de monsieur n'était pas très grave...

SERQUIGNY.

Incurable !...

EDMOND.

J'ai servi deux ans chez les princes de la science...

Mouvement général de sortie.

Rideau.

ACTE II

Un boudoir chez Lovely. Bibelots indiens. Couronnes de théâtre au mur. Table, canapé, fauteuils. Portes au fond. Portes latérales. Trois tableaux de scènes de cirque.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, EDMOND.

JULIE, rangeant les fleurs dans la jardinière.

Je vous dis que je ne peux pas...

EDMOND.

Essayez toujours ! C'est si tentant... Deux secondes galeries pour les Variétés !... C'est une série de bonnes chances... Je sers chez madame Frontignan, docteur médecin, vous servez chez miss Lovely, la dompteuse à la mode... Dans la maison de la dompteuse, la doctoresse a une cliente !

JULIE.

Madame Dutilleul !

EDMOND.

Madame Dutilleul ici dessous. Je viens de lui porter une ordonnance de sorte que je n'ai qu'un étage à monter pour mettre ces deux galeries à vos jolis petits pieds... Est-ce dit ?...

JULIE.

Ça tombe si mal!... Mademoiselle a sa famille à dîner. Comprenez-vous une idée pareille !...

EDMOND.

Dites que vous êtes souffrante... Ça arrive d'être souffrante...

JULIE.

S'il n'y avait que mademoiselle, ça prendrait peut-être... Mais c'est la sœur de mademoiselle.

EDMOND.

Une sœur pas commode.

JULIE.

Je vous crois... c'est elle qui mène la famille au doigt et à l'œil, et elle les connaît toutes... miss Arabelle... Mais vous ne l'avez pas connue à l'hippodrome?... sur un fil de fer... Une femme forte et qui ne coupe pas dans les ponts.

EDMOND.

Ça ne coûte rien d'essayer.

JULIE.

J'essaierai... Mademoiselle est allée aujourd'hui au cirque, faire répéter son ours blanc. Je vais voir si elle est de retour, attendez-moi là!

EDMOND.

Allez je vous attends!...

Julie sort.

SCÈNE II

EDMOND, puis FRONTIGNAN, puis JULIE.

FRONTIGNAN, entrant, un bouquet, une terrine de foies gras, une poularde et un panier de vins fins sous le bras.

Non... ne m'annoncez pas... Je me déguise en surprise... personne...

EDMOND.

Monsieur!

FRONTIGNAN.

Edmond !... Ici !... Tu m'espionnes !...

EDMOND, dignement.

Monsieur me prend pour un autre... Je suis en visite.

FRONTIGNAN.

Chez Miss Lovely ?

EDMOND.

Chez la femme de chambre.

FRONTIGNAN.

Combien vends-tu ton silence ?

EDMOND, lui tendant la main.

Je le donne !

FRONTIGNAN.

Bigre... ce sera cher... Voilà toujours un louis.

EDMOND.

Monsieur m'offense...

Il empêche le louis.

FRONTIGNAN, lui en donnant un autre.

Réparation alors .. Et maintenant... va-t'en !...

EDMOND.

Ah ! si j'étais plus libre avec monsieur...

FRONTIGNAN.

Plus libre... ça viendra... Maintenant...

EDMOND.

Ça viendra... Alors je pourrai donner à monsieur des conseils dictés par l'amitié...

FRONTIGNAN.

L'amitié, déjà !...

EDMOND.

Fi !... Dirai-je à monsieur !... Fi !... Monsieur n'a pas de honte de tromper madame ?... Une femme si distinguée... si charmante !... si remarquable... Et pour qui, bon Dieu ?... pour qui ?... pour une ballerine dont la profession consiste à dompter des bêtes !...

FRONTIGNAN.

Ajoutez féroces, je vous prie.

EDMOND.

Féroces, soit !... Et pourquoi ?... Bon Dieu !... pourquoi ?... Pour se faire pincer, car monsieur se fera pincer tôt ou tard !... (Dénégation de Frontignan.) Monsieur veut-il parier ses deux louis ?...

FRONTIGNAN.

Je les tiens.. (A part.) J'en suis à des matches avec mon domestique (Haut.) Mais assez de morale, n'est-ce pas?... Aussi bien, voilà Julie qui revient... Vous ne me connaissez pas.

JULIE, rentrant.

Mademoiselle n'est pas rentrée... Tiens, monsieur le Vicomte de Fronsac.

EDMOND.

De Fronsac !

FRONTIGNAN.

Pas rentrée !...

JULIE.

Monsieur fera bien de revenir un autre jour. (A Edmond.) Vous, à huit heures au Palais-Royal... Je trouverai un prétexte.

EDMOND, bas.

Compris... (Haut.) Mademoiselle !... Monsieur le Vicomte !... (En sortant.) Il sera pincé...

SCÈNE III

JULIE, FRONTIGNAN, puis LOVELY.

JULIE, rapportant à Frontignan son chapeau.

Voilà votre chapeau, monsieur !

FRONTIGNAN.

Laissez mon chapeau, Julie, je reste.

JULIE.

Monsieur pourrait revenir demain ou après-demain.

FRONTIGNAN.

Moi... Je pourrais... mais j'apporte un homard qui ne pourrait pas... lui...

JULIE.

Monsieur dine aussi?... (A part.) Ça... c'est bien ma veine.

LOVELY, entrant, à la cantonade.

Et moi je vous dis que non... non... non... cent fois non...

FRONTIGNAN.

C'est elle !...

LOVELY, remontant à la cantonade.

Une réponse ?... Vous voulez une réponse ?... Ah ! il vous faut une réponse ? .

Elle va écrire.

JULIE.

Elle est à l'orage.

FRONTIGNAN.

Adorable Lovely !

LOVELY, calmée tout-à-coup.

Tiens... c'est vous !... Comment va, mon cher Fronsac ?

Elle écrit.

FRONTIGNAN.

Et vous ?... vous avez vos nerfs. . Je vois ça.

LOVELY.

C'est fini !... (A Julie.) Cette lettre au garçon de Franconi qui attend dans l'antichambre...

JULIE, sortant à part.

J'attendrai aussi que le grain... soit passé !...

SCÈNE IV

FRONTIGNAN, LOVELY, puis ARABELLE.

FRONTIGNAN.

Votre directeur vous a fait des misères ?

LOVELY.

On n'a pas idée de ça !... Nous avons eu une scène... Oh ! mais une scène... à propos de mon ours... de Bolski !... un vilain animal, du reste !...

FRONTIGNAN.

Il est sauvage ?

LOVELY.

Il est sauvage, mais il est beau ! Et je sais bien ce que je ferai si jamais je me marie...

FRONTIGNAN.

Vous savez que je suis sur les rangs...

LOVELY.

J'entrerai avec mon mari dans la cage.

FRONTIGNAN.

Fichtre ! Ça ne m'arrêterait pas.

LOVELY.

Vous êtes donc vraiment courageux ?

FRONTIGNAN.

Il y a toujours un certain courage à vouloir se marier. Mais laissons Bolski, ma charmante Lovely, oublions le plantigrade albinos. Je suis venu vous demander à dîner!...

LOVELY.

Vrai?... c'est gentil!

FRONTIGNAN.

Par prudence, j'ai apporté quelques menues provisions!... un homard... une terrine... un ananas!... Quelques fioles de Moët...

LOVELY.

Oh! bien!... vous auriez su rencontrer ma famille que vous n'auriez pas été mieux inspiré.

FRONTIGNAN.

Comment... rencontrer?...

LOVELY.

Et voyez quelle occasion!... Arabelle raffole du homard!... (Elle sonne.) C'est encore un moyen de lui faire votre cour... (Entre Julie.) Julie... emportez tout ceci à la cuisine.

ARABELLE, à la cantonade.

Ayez bien soin de mon chapeau.

JULIE.

Oui, madame! Ah! mademoiselle Arabelle!

LOVELY.

Ma sœur !

ARABELLE, entrant.

Qu'est-ce que c'est que ça ?... un homard !...
Elle le flaire.

FRONTIGNAN.

Une belle femme !

LOVELY.

Et si bonne !

Elle va l'embrasser.
Julie sort.

ARABELLE.

Il embaume !... D'où vient ce crustacé ?

LOVELY, le présentant.

Le vicomte de Fronsac.

ARABELLE.

Ah ! Vicomte !

FRONTIGNAN, saluant.

Mademoiselle !

ARABELLE, avec un soupir.

Mademoiselle !... shake hands !

FRONTIGNAN.

Avec plaisir !... (Poignée de main.) Aïe ! cette poi-
gne ?

ARABELLE.

Je vous ai fait mal ?

FRONTIGNAN.

Au contraire !...

ARABELLE.

N'est-ce pas ?... Je n'ai plus de forces... je décline, je m'étirole !... Si vous m'aviez connue à mes débuts...

FRONTIGNAN, galamment.

Il me semble que...

ARABELLE.

Non ! c'est fini !... Non !... Ma carrière est brisée... et c'est mon plus grand regret, allez... de ne pouvoir plus glisser légère et vaporeuse sur mon fil de fer...

FRONTIGNAN.

C'est un regret que votre fil de fer doit partager, mademoiselle.

ARABELLE.

Monsieur !... (Bas à Lovely.) Il est très bien, ce Vicomte... Tout-à-fait grande allure.

LOVELY, indifférente.

Oui !...

ARABELLE.

Très bien !... Et il l'a promis le mariage...

LOVELY.

Faiblement !

ARABELLE.

Hum ! Et toi ?... pas faiblement... Toi...

LOVELY.

Oh ! Non !..

ARABELLE.

A la bonne heure... Que mon expérience serve à quelque chose... Elle m'a assez coûté mon expérience !... (Haut.) Qui dîne ce soir ?

LOVELY.

Toute la famille !

FRONTIGNAN, effrayé.

Toute ?

LOVELY.

Il est grand temps que vous la connaissiez, mon ami.

FRONTIGNAN.

Comment donc, c'est mon vœu le plus cher !...

LOVELY.

Vous verrez ma sœur Betzy. Elle a été élevée dans le meilleur Family-School de la porte Maillot... et distinguée... Une éducation parfaite !...

ARABELLE.

Et du talent... Elle joue de la harpe !...

FRONTIGNAN.

Avec ses pieds ?

ARABELLE.

Non... avec son âme... une illustration, comme tous les Betting ! (L'amenant devant un des tableaux.) Celui-ci, c'est Betting Junior !... Il tint la chambrière quarante ans... avec une élégance froide qui ne s'est jamais démentie !...

FRONTIGNAN.

Un précurseur de monsieur Loyal !..

ARABELLE.

Lovely vous montrera sa chambrière, nous la gardons pieusement dans une vitrine de vieux chêne. (Designant un deuxième tableau.) Celui-ci, c'est le père... Il était clown.

FRONTIGNAN.

Et disloqué ?

ARABELLE.

Autrefois.

FRONTIGNAN.

Il a pris sa retraite ?

ARABELLE.

Pauvre père !... C'est aussi un gros chagrin pour lui de ne plus pouvoir s'enfermer dans son sac de nuit... Une, deux, trois, c'était fait !

FRONTIGNAN.

Parions que vous gardez le sac de nuit ?... Ça fait une manière de panoplie.

ARABELLE.

Une célébrité européenne, le père, c'est lui qui inventa le mot fameux que la France nous envie.

FRONTIGNAN.

Quel mot ?

ARABELLE.

Miousic !... (Montrant un autre tableau.) Moi, sur mon fil de fer !...

FRONTIGNAN.

Je salue... et votre sœur Betzy ?

ARABELLE.

Elle vient de quitter la haute école où elle était sans rivale pour épouser le vicomte des Cerceaux.

FRONTIGNAN.

Un vrai vicomte?

ARABELLE.

J'ai vu les parchemins!... Mariage d'amour, Fronsac!... d'amour!

Poignée de main.

FRONTIGNAN.

Quelle poigne!... (Bis à Lovely.) Mais votre famille! .. Toute votre famille!... se couche peut-être de bonheur?

LOVELY.

Je vous vois venir!... C'est votre tête-à-tête que vous réclamez?...

SCÈNE V

LES MÊMES, SERQUIGNY, BETTING-SENIOR, BETZY, DES CERCEAUX.

SERQUIGNY, entrant.

Je m'annonce!... Le maestro de Serquigny!... Et je vous annonce aussi votre famille!...

BETTING-SENIOR, entr'ouvrant la porte du fond, accent anglais très prononcé. Il tient son chapeau en équilibre sur le nez.

Miousic!

ARABELLE.

Ah ! voilà papa !

DES CERCEAUX.

Faites donc attention, beau-père, j'ai reçu votre chapeau dans l'œil.

BETTING-SENIOR.

Aoh ! ce était manqué !...

Il entre tristement.

BETZY.

Bonjour, chérie !

LOVELY.

Bonjour Betzy, bonjour des Cerceaux !... Je vous présente le vicomte de Fronsac.

BETTING.

Master de Fronsac... Aoh !... good morning, sir.

BETZY, donnant la main à Frontignan.

Je étais véritablement charmé de cette présentation !...

DES CERCEAUX.

Ma belle-sœur nous a souvent parlé de vous.

FRONTIGNAN, à part.

Ah ! elle avait fait part à la famille. Elle ne perd pas de temps.

BETTING.

Master Fronsac !... Voulez-vous venir sur mon cœur ?

FRONTIGNAN.

Comment donc !... (A part.) Il est expansif !

BETTING.

Si ma pauvre femme vivait, elle vous dirait : Rendez-là heureuse.

FRONTIGNAN.

Soyez tranquille... J'essaierai.

BETTING.

Elle est morte, monsieur, le jour de l'ascension.

FRONTIGNAN.

Un jour de fête... c'est lugubre...

BETTING.

Non... l'ascension... en ballon... sur un petite trapèze... elle a lâché son trapèze.

FRONTIGNAN, lui serrant la main.

Il faut vous consoler...

BETTING.

Aoh!... Il y avait onze ans... J'étais consolé maintenant...

LOVELY, à Frontignan.

Comment trouvez-vous mon père ?

FRONTIGNAN.

Expansif!... Mais plein de cœur!

LOVELY.

Vous lui parlerez ce soir?

FRONTIGNAN.

C'est mon projet... entre la poire et le fromage!...

BETZY, à Serquigny.

Yes, sir, je joue de la harpe !

SERQUIGNY.

J'adore la harpe... J'ai écrit : « Voltige indienne ! » mazurka brillante pour dix-huit harpes... Mais Franconi trouve que c'est trop de harpes...

ARABELLE.

A la clé !

SERQUIGNY.

Oui... Mais qu'il ne m'embête pas !... ou je le lâche pour l'hippodrome.

TOUS.

Oh ! ne faites pas ça.

JULIE, entrant.

Madame est servie...

LOVELY.

Vicomte, votre bras à ma sœur !

BETTING.

A la cuisine... à la cuisine !... (Il jongle avec des assiettes et en casse une.) Aoh ! ce était manqué !...

LOVELY.

Ce n'est rien, papa... Ramassez Julie !
Tout le monde est sorti, sauf Lovely et Serquigny qui lui donne le bras.

JULIE, se baissant péniblement.

Je ne sais pas si je pourrai !...

LOVELY.

Vous avez quelque chose, Julie ?

JULIE.

Probablement, mademoiselle!... parce que je ne me sens pas bien!... Oh! mais pas bien du tout.

SERQUIGNY.

Cette pauvre Julie!

LOVELY.

Il faut voir un médecin!

JULIE.

Je pensais aller chez ma tante qui me soignerait... Ma tante connaît tant de remèdes... les bonnes femmes de la campagne, quelquefois, vous savez...

LOVELY.

J'aurais plus de confiance dans un médecin.

SERQUIGNY.

Moi aussi...

LOVELY.

On pourrait faire demander chez madame Dutilleul!

JULIE.

Ah!... c'est peut-être pas la peine...

LOVELY.

Si, c'est la peine... Venez Serquigny... J'enverrai Bob!...

SERQUIGNY.

Cette pauvre Julie!...

Il sort après lui avoir caressé le menton.

SCÈNE VI

JULIE, ARABELLE.

JULIE, à part.

La v'là encore, ma veine ! Un vrai médecin !... Je suis pincée !... S'il allait me trouver une maladie ?... S'il allait m'ordonner le lit ?... Et Edmond qui va m'attendre au Palais-Royal !

ARABELLE, entrant avec la serviette et mangeant.

Qu'est-ce que j'apprends, Julie, vous êtes malade ?

JULIE.

Je me sens mieux, mademoiselle, bien mieux !

ARABELLE.

Oui... regardez-moi dans le blanc de l'œil !... Pas de craques dans les coins... pas de rendez-vous sous roche !...

JULIE.

Oh ! mademoiselle !

ARABELLE, bruit.

Le docteur, sans doute !... Nous allons tirer ça au clair !

SCÈNE VII

ARABELLE, JULIE, ANGÈLE.

ANGÈLE, entrant.

Vous avez fait demander le médecin, madame ?

ARABELLE.

Madame ?

ANGÈLE.

Docteur Frontignan !... Mon sexe vous étonne peut-être ?... Vous auriez préféré...

ARABELLE.

Un homme... ça m'est égal !... Ce n'est pas pour moi...

ANGÈLE.

Il me paraît en effet...

ARABELLE.

Les apparences !... Ne pas s'y fier !... Mais voulez-vous permettre ?... (Elle le dévisage.) Un sentiment de curiosité sympathique !... Vous êtes phénomène... je fus phénomène... et entre phénomènes... Miss Arabelle, vous savez sur un fil, à l'hippodrome...

ANGÈLE.

Ah ? oui... mes compliments !...

ARABELLE.

Mais nous vous avons dérangée... asseyez-vous donc.

ANGÈLE.

En aucune façon... un médecin appartient à ses malades... et je leur appartiens... d'autant plus que mon mari est absent aujourd'hui.

ARABELLE.

Vous avez un mari, docteur ? Ah ! que c'est drôle !

ANGÈLE.

Oui, j'ai un mari ! C'est absurde dans ma profession. Il y a des professions où c'est absurde d'avoir un mari... Quand on est très occupée on ne peut pas le surveiller... quand on passe ses nuits au chevet des malades... Je vous demande pardon... je me laisse aller à un tas de divagations !... N'y prenez pas garde ! Mais voyez-vous, les médecins et les artistes... ça devrait rester garçons.

ARABELLE.

Je vous demande grâce pour les artistes.

ANGÈLE.

Vous êtes mariée, madame ?

ARABELLE, avec un soupir.

Mademoiselle !

ANGÈLE.

Mademoiselle !... Je renouvelle une douleur ?

ARABELLE.

Oh ! pas comme vous l'entendez !... Mais j'ai une sœur mariée pour de vrai et l'autre qui va se marier.

ANGÈLE.

Phénomène aussi ?

ARABELLE.

Dompteuse !

ANGÈLE.

Dompteuse !... C'est différent !... L'habitude des bêtes et de la bravache... c'est différent !...

ARABELLE.

Ah ! si le vicomte vous entendait ?...

ANGÈLE.

Le vicomte ?

ARABELLE.

Son fiancé...

ANGÈLE.

N'importe... croyez-moi !... Qu'elle garde sa cravache dans sa corbeille de noces... on en fait de très jolies... Et je connais les hommes, moi !... J'en ai assez disséqué...

ARABELLE, avec horreur.

Ah !

ANGÈLE, avec indifférence.

Il n'y a que le premier qui coûte !... Mais je vous demande encore pardon... vous avez un malade ?...

ARABELLE.

C'est cette pauvre fille, Julie, ma femme de chambre.

JULIE, se levant.

Je me sens bien mieux.

ANGÈLE.

Vous permettez ?...

ARABELLE.

Je crois bien ! Je vous laisse ! Nos invités ont attaqué le homard.

Elle sort

ANGÈLE.

Qu'est-ce que vous éprouvez ?

JULIE.

J'éprouve des choses... c'est-à-dire que je les éprouvais, parce que ça se passe...

ANGÈLE.

Quelles choses étaient-ce ?

JULIE.

Je ne sais pas dire.

ANGÈLE.

Des névralgies ?

JULIE.

Oui, c'est ça, des élancements.

ANGÈLE.

Des douleurs aiguës ?

JULIE.

Non, pas trop aiguës ? C'était plutôt sourd.

ANGÈLE.

Des élancements sourds ?

JULIE.

Pas trop sourds ?

ANGÈLE.

Continus ?

JULIE.

Pas trop continus.

ANGÈLE.

Intermittents, alors ?

JULIE.

Pas trop. Ça, je ne sais pas dire...

ANGÈLE.

Et ces élancements ?... Dans la tête ?

JULIE.

Je ne crois pas.

ANGÈLE.

Dans la poitrine ?

JULIE.

Je n'en pense pas. Quelle fichue idée ?

ARABELLE, rentrant la bouche pleine.

Attendez-moi pour la terrine.

ANGÈLE, à Arabelle.

Elle est bête, cette fille !

ARABELLE.

Pas d'habitude.

ANGÈLE.

Alors... elle la fait... voyons, que je vous examine... montrez-moi la langue.

JULIE, à part.

Pour une fichue idée... j'ai eu une fichue idée.

ANGÈLE.

Eh bien !... J'attends la langue !...

JULIE.

Voilà !

ANGÈLE.

Une langue superbe !... Voyons le poulx... un poulx superbe... Croisez vos bras... tousssez...

JULIE.

Hum !... hum ! hum !

ANGÈLE.

Bon !... Comptez jusqu'à dix.

JULIE.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

ANGÈLE.

Poitrine modeste, mais superbe... L'estomac ?... les muqueuses ?... l'œsophage ?...

JULIE.

L'œso...

ANGÈLE.

Phage ?...

JULIE.

Je ne sais pas où c'est placé.

ANGÈLE.

Là !... la digestion ?... Lente ?

JULIE.

Oui !... oui !... Je vais vous dire ! Quand je ne prends pas un peu l'air, le soir, vers huit heures. Huit heures un quart...

ANGÈLE.

Vous avez un poids.

JULIE.

Oui, c'est ça, j'ai un poids.

ANGÈLE.

Je sais ce que c'est ?

ARABELLE, avec admiration.

Elle sait ce que c'est !

JULIE, à part.

Eh bien, elle a de la veine !

ANGÈLE.

Un peu de gasterangiem phraxis !...

ARABELLE, répète.

Gasterangiem phraxis !...

ANGÈLE.

Rien de grave ! un peu d'obstruction du pylore !

ARABELLE, répète.

Obstruction du pylore.

ANGÈLE.

Je vais vous faire une ordonnance.

JULIE.

Et je pourrai prendre l'air.

ANGÈLE.

Comment donc ?... Mais il faudra prendre l'air.

JULIE.

Bon ! Bon !... (A part, sortant.) Eh bien, voilà bien la maladie qu'il me fallait !

SCÈNE VIII

ARABELLE, ANGÈLE.

ARABELLE.

Gasterangiem phraxis, obstruction du pylore !...
Alors, vous avez deviné ça tout de suite ?...

ANGÈLE.

Oui... Il y a des symptômes qui ne trompent pas
l'œil du médecin...

ARABELLE.

De sorte que vous sauriez à première vue, me
dire ce que j'ai...

ANGÈLE.

Peut-être bien ?

ARABELLE.

Mais voulez-vous mon idée ?... Je suis anémique...

ANGÈLE.

Vraiment ?...

ARABELLE.

Oui... J'ai dû renoncer à tous mes exercices suc-
cessivement... d'abord à mon canon... parce que à
dix-huit ans je portais un canon sur mon épaule..
un petit canon... et un artilleur sur l'autre... un
petit artilleur... à vingt ans, décroissance de forces.
Je pouvais encore porter l'artilleur... mais je ne
pouvais plus porter le canon... Et, vous comprenez,

l'artilleur sans le canon... Bref, je me suis mise au fil de fer... jusqu'à vingt-six ans... autre décroissance, et alors, la retraite... la retraite précoce. Ça m'a donné comme une maladie de langueur...

ANGÈLE.

La nostalgie de l'hippodrome... Prenez du fer...

ARABELLE.

C'est une trouvaille... Ça me rappellera mon fil, Et pour Julie ?

ANGÈLE.

Je vais écrire une ordonnance...

ARABELLE.

Il y a là tout ce qu'il faut...

ANGÈLE.

Merci !...

Elle s'assied.

ARABELLE, voyant le chapeau de Frontignan resté sur la table où Angèle écrit.

Ce chapeau vous gêne.

Elle va le prendre.

ANGÈLE.

Non, merci, il suffit de le pousser...

Ainsi fait-elle.

ARABELLE.

Je vous laisse... ah ! docteur, est-ce que je peux manger du foie gras ?

ANGÈLE.

Si vous l'aimez ?...

ARABELLE.

Je l'adore!...

Elle sort un moment.

ANGÈLE, écrivant.

« Eau distillée ! 100 grammes. » Cristi ! la mauvaise plume ! (En prenant de l'encre, elle aperçoit que le chapeau la gêne.) Mais si, il me gêne, ce chapeau !... (Elle le déplace.) Ah !... (Elle respire.) Sa pommade !... Son son New-Mow-hay !... Le New-Mow-hay de mon mari !... (Elle le regarde.) Son chapelier !... C'est le nom de son chapelier !... les bords plats... la coiffe blanche. Sa mesure... la mesure exacte... A. F. ses initiales. (Elle se lève.) Ah ! ça, est-ce que Monsieur Frontignan s'aviserait ? Oh ! je suis folle !... Alfred est à Pompadour. J'ai vu la lettre du Ministère... Je suis absurde... et je ferais mieux d'écrire mon ordonnance... bien mieux... (Elle se rasseoit.) « Eau distillée... 100 grammes... Eau distillée ». Qu'est-ce que je vais lui mettre dans cette eau distillée ?...

ARABELLE, rentrant avec une tranche d'ananas.

Et l'ananas, bon docteur ? Je peux en manger de l'ananas.

ANGÈLE.

Si vous l'aimez ?

ARABELLE.

Je l'adore !

ANGÈLE, regardant le chapeau.

Eau distillée, 100 grammes !... (Elle écrit.) Sirop de gomme... c'est inoffensif... le sirop de gomme.

Elle déplace le chapeau pour prendre de l'encre.

ARABELLE, s'apercevant du mouvement.

Vous voyez bien que ce chapeau vous gêne.

ANGÈLE, le retenant, malgré Arabelle qui voulait le prendre.

Non, laissez... Je ne souffrirai pas... D'ailleurs, j'ai fini... (Elle écrit.) « Sirop de Tolu »... C'est encore inoffensif!... Et dans le trouble où je suis...

ARABELLE.

L'ordonnance est prête ?

ANGÈLE.

Non, pas encore... pas tout à fait... (Elle écrit.) « Sirop d'amandes amères! Je me noie dans les sirops... » Au fait... (Appuyant sur les mots.) Vous avez une visite ?...

ARABELLE.

C'est le chapeau du Vicomte...

ANGÈLE.

Le fiancé ?...

ARABELLE.

Oui. Le Vicomte Adalbert de Fronsac. Il dîne chez nous avec toute la famille...

ANGÈLE, rayonnant.

Il dîne chez vous, le fiancé... avec toute votre famille... Ah! je suis enchantée... C'est-à-dire que je suis désolée, de vous avoir retenue... (A elle-même). la famille... le fiancé... Il n'y a pas de place pour Alfred ici... Et je respire... (Haut.) Là, voilà! c'est fait... C'est un sirop, un loch... une potion... Ça n'est pas mauvais... Ça ne peut pas être mauvais... Vous enverrez chez le chapelier non, chez le pharmacien... une cuillère à bords plats... non, à bou-

che... tous les quarts d'heure... Avant ou après le repas, c'est absolument inoffensif...

ARABELLE.

Merci, docteur, je voudrais m'acquitter...

ANGÈLE.

Non!... non... Vous ne me devez rien... Je n'accepte jamais rien des artistes... pas même des billets de spectacle... Je n'aurais pas le temps d'y aller... madame... (Elle salue en sortant.) Seulement, ce n'est pas la peine d'être vicomte pour ne pas faire broder sa couronne au fond de ses chapeaux.

ARABELLE.

Singulier médecin! Elle m'a l'air un peu... Dame! pour avoir étudié la médecine.

SCÈNE IX

ARABELLE, BETTING-SENIOR, BETZY, puis
FRONTIGNAN.

ARABELLE, les voyant entrer.

Ah! vous avez déjà fini de dîner?...

BETTING-SENIOR.

Aoh! Très bien dîné.

ARABELLE.

Mais le Vicomte a-t-il demandé la main de Lovely, le Vicomte?

BETTING-SENIOR.

Nò... il avait dit... Entre la poire et le fromage.

BETZY.

Et la poire est finie... C'est pour cela que nous voulions conférer.

ARABELLE.

Conférons... Ah! Il ne t'a pas demandé la main de Lovely?

BETTING-SENIOR.

Je pensais que c'était du... comment dites-vous? Le Timidity.

ARABELLE.

He looks not very timid.

BETZY.

He is Walther hesitating.

ARABELLE.

Like des Cerceaux.

BETTING.

He would seduce my daughter.

ARABELLE.

The French are so fikle!

BETZY.

Why! This is the very moment for action. Let us go ahead.

BETTING.

The family honour is at stake.

ARABELLE.

We must struggle for the family honour! On

vient... parlons français pour détourner les soupçons.

FRONTIGNAN, entrant.

Une conférence...

BETTING-SENIOR.

C'est lui...

ARABELLE.

Une conférence, précisément... Mais restez ! Vous n'êtes pas de trop. (Bas à Betting.) Laissez-nous tous les deux. Je vais le tâter.

BETTING ET BETZY.

A tout à l'heure...

FRONTIGNAN.

Comment à tout à l'heure, mais tout de suite.

SCÈNE X

FRONTIGNAN, ARABELLE.

ARABELLE.

Monsieur de Fronsac, vous n'avez pas parlé à papa ?

FRONTIGNAN.

Ah ! ça. Je vous demande pardon !... Vous n'y étiez pas, vous ne pouvez pas savoir... Mais nous avons beaucoup causé... de ses succès, de ses voyages, de son sac de nuit...

ARABELLE.

Et de vos projets...

FRONTIGNAN.

Mes projets... Je vais vous dire... mes projets... J'attendais le thé... Il m'a paru plus convenable de ne pas lui jeter ma demande au nez d'un bout à l'autre de la table... Alors j'attendais le thé...

ARABELLE.

Vous tergiversez, monsieur le Vicomte...

FRONTIGNAN, riant faux.

Moi!... Je tergi... Allons donc! seulement j'attendais le thé... avec un peu de rhum parce que...

ARABELLE.

Donnez-moi la main...

FRONTIGNAN.

Ménagez-moi...

ARABELLE.

Est-ce que c'est une main, ça?

FRONTIGNAN.

Mais, j'en ai deux...

ARABELLE.

Combien portez-vous?

FRONTIGNAN.

Vous me demandez mon âge?

ARABELLE.

Combien de kilogrammes?...

FRONTIGNAN.

Je n'ai jamais calculé ça.

ARABELLE.

Vous ne devez pas être très fort ?...

FRONTIGNAN.

Eh ! eh ! permettez...

ARABELLE.

Vos épaules sont étroites...

FRONTIGNAN.

On fait ce qu'on peut.

ARABELLE.

Vous avez la poitrine qui rentre...

FRONTIGNAN.

Je reconnais que la comparaison n'est pas à mon avantage...

ARABELLE.

Ne riez pas, je suis sérieuse...

FRONTIGNAN.

Moi aussi !...

ARABELLE.

Voici mon histoire en quatre mots... j'ai mal tourné...

FRONTIGNAN.

Je ne plains pas le fortuné mortel...

ARABELLE.

Il s'est cassé les reins sur le Niagara.

FRONTIGNAN.

Alors, je le plains doublement...

ARABELLE.

Et savez-vous pourquoi j'ai mal tourné ?

FRONTIGNAN.

Je le demande...

ARABELLE.

Parce que jen'avais pas auprès de moi une femme d'expérience pour diriger les battements de mon cœur.

FRONTIGNAN.

Madame Miousic !

ARABELLE.

Alors, je ne veux pas que mes sœurs tournent mal...

FRONTIGNAN.

Ah ! bon... bien. Je saisis l'apologue...

ARABELLE.

Vous avez vu des Cerceaux ?...

FRONTIGNAN.

Il est charmant !

ARABELLE.

Il était comme vous.

FRONTIGNAN.

Charmant ?

ARABELLE.

Non!... hésitant !... Mais quand trois robustes gail-lards dont une gaillarde... ferrés sur la boxe, la canne et le fleuret, viennent tous les matins, au

saut du lit, vous offrir la main de leur fille, sœur et nièce...

FRONTIGNAN.

Ah! vous allez... comme ça... au saut du lit...

ARABELLE

Des Cerceaux a résisté quinze jours...

FRONTIGNAN.

Quinze séances de boxe domiciliaire...

ARABELLE.

Le seizième jour, à l'heure de notre visite matinale, nous l'avons trouvé rasé de frais, habillé de noir... cravaté de blanc et ganté de gris perle... le trente un ième jour Betzy était Vicomtesse.

FRONTIGNAN.

C'est un précédent.

ARABELLE.

Vous m'avez compris, Fronsac! Schake hands!

SCÈNE XI

LES MÊMES, DES CERCEAUX, LES BETTING,
LOVELY, SERQUIGNY, BETZY, puis ANGÈLE,
UN GROOM sert le thé.

LOVELY.

Betzy, voulez-vous servir le thé?... et préparer les échecs?

Betzy sert le thé. Les Betting jouent aux échecs.

FRONTIGNAN.

Heuh!... Je me suis trop avancé... Trop! Trop! Trop! (A Betzy.) J'accepterais une tasse de thé, madame.

BETZY.

Vous, le dernier, vous allez être de la famille à moa.

FRONTIGNAN, à part.

Sapristi!... Ils ne me marieront pas malgré moi!...

DES CERCEAUX, à voix basse.

Peut-être...

FRONTIGNAN.

Vous avez entendu ma réflexion ?

Frontignan, des Cerceaux, Serquigny causent à part. Les femmes ensemble d'un autre côté au deuxième plan, Betting et Betzy jouent aux échecs.

DES CERCEAUX, froidement.

Je l'ai faite aussi... J'ai dit comme vous... Sapristi!... Ils ne me marieront pas malgré moi... Et puis... ils m'ont marié malgré moi.

FRONTIGNAN.

Vous, je sais... et vous, je ne dis pas... Mais, moi c'est autre chose... La situation n'est plus la même.

DES CERCEAUX.

Absolument. J'ai passé par où vous passez. Je me suis vu, comme vous, au même dîner, de famille, Serquigny en était... Il y a quelques six mois... le 13 décembre.

FRONTIGNAN.

Le 13... C'est ce qui vous a porté malheur...

DES CERCEAUX.

Malheur est sévère... Je ne me plains pas... au fond... Betzy est très jolie, très douce, très sage... Je suis très heureux... Son père est assommant, mais il n'est pas éternel.

FRONTIGNAN.

Non... il n'y a qu'un père éternel.

DES CERCEAUX.

Vous serez très heureux aussi, je vous assure...
(Lui donnant la main.) Beau-frère !

FRONTIGNAN, à part.

Il est charmant, mais je ne peux pas lui dire...

SERQUIGNY, bas à Frontignan.

Frontignan... Si vous rentriez chez vous...

FRONTIGNAN, bas.

J'y pensais.

BETTING-SENIOR.

Mat... Mat... J'étais mat... (Il fait un saut et renverse les échecs.) Ah ! ce était manqué !

LOVELY, à Arabelle et à Betting-Senior, bas.

Eh bien ! soit... Je vous livre Adalbert puisqu'il hésite à demander ma main.

ARABELLE.

All right... Tu le retiens... Nous nous retirons... Nous revenons, nous guettons, et au moment psychologique...

BETTING-SENIOR.

Au moment du flirtation...

ARABELLE.

Laissez-moi faire... Je connais ce moment-là...

LOVELY, à Frontignan pendant les apprêts du départ.

Êtes-vous content ?... Voilà que tout le monde s'en va ?...

FRONTIGNAN.

Si je suis content ?... C'est-à-dire que si je n'étais pas attendu ?...

LOVELY.

Attendu... Où ça ?

FRONTIGNAN.

Très loin d'ici... Très loin... Un engagement antérieur que je me rappelle tout à coup...

LOVELY.

Vous m'aviez demandé un tête à tête.

FRONTIGNAN.

Cette faveur eût été le rêve de ma vie... mais ce sera pour une autre fois... On m'attend au ministère des affaires étrangères... Une réception .. ouverte, où mon absence serait remarquée.

ARABELLE, à mi-voix.

Vous retergiversez monsieur le Vicomte...

Poignées de mains.

FRONTIGNAN.

Moi, je retergi...

ARABELLE.

... Versez!... Mais prenez garde .. quand trois gaillards, dont une gaillarde ferrés...

FRONTIGNAN.

Oui. . je sais... la canne, la boxe et le fleuret...

ARABELLE.

Au choix... Pas de reculade... pas d'échappatoire ! Sans ça... une, deux..

Elle lui flanque des pointes sur l'estomac avec la main.

FRONTIGNAN.

Doucement... miss Arabelle... doucement...

ARABELLE.

Une, deux, trois.

FRONTIGNAN.

Vous me faites mal...

ARABELLE.

Mais parez donc...

FRONTIGNAN, recevant un grand coup de poing dans la poitrine.

Ah!...

Il chancelle.

LOVELY, soutenant Frontignan.

Arabelle !

ARABELLE.

Une pichenette...

BETTING-SENIOR.

Aoh ! touché !...

Tout le monde est accouru autour de Frontignan qu'on assied
à demi-évanoui.

BETZY.

Évanoui...

LOVELY.

De l'eau... des sels... mon flacon !...

BETZY, mettant son flacon sous le nez de Frontignan.

Respirez, monsieur Adalbert, revenez à vous...

Elle lui tape dans les mains.

LOVELY.

Ah ! un médecin... vite... Le Docteur... l'étage au
dessous chez madame Dutilleul.

BETTING-SENIOR.

Tout de suite...

Il sort en courant.

DES CERCEAUX.

Poule mouillée !...

ARABELLE.

Mauviette !

SERQUIGNY.

Voyons !... Fonsac !... Voyons.

LOVELY.

Adalbert .. mon petit Adalbert.

TOUS.

Adalbert !

BETTING-SENIOR, entrant avec Angèle.

Voilà le bon docteur !... Place au bon docteur !

SERQUIGNY, à part.

Le docteur ! Vlan ! ça y est !

ARABELLE.

Ah ! venez, madame, venez, monsieur de Fronsac évanoui.

ANGÈLE.

Où ça Fronsac ? Où ça ? Ah ! lui... lui !... (Riant nerveusement.) Ah ! ah ! ah ! Qu'est-ce qui est donc arrivé ?

ARABELLE.

C'est moi en jouant... d'une croquignole.

ANGÈLE, riant nerveusement.

Ah ! ah ! ah ! d'une croquignole ! Ça n'est rien... ça n'est rien... mais c'est bien fait !.. Ah ! c'est ça Fronsac ? C'est ça votre fiancé ?

Elle secoue Frontignan.

LOVELY.

Prenez garde... Docteur, vous l'achevez.

ANGÈLE.

Je l'achève... Ah ! mais, vous n'allez pas m'apprendre mon métier, vous... Je sais ce que c'est qu'une syncope, peut-être... Il faut secouer le malade... (Apercevant Serquigny.) Serquigny, ici... N'est-ce pas, monsieur de Serquigny, j'ai raison de secouer le malade ?

SERQUIGNY.

Toujours raison, docteur.

ANGÈLE.

Et je te secoue... Et je te secoue... Là. Qu'est-ce que je disais... Il revient à lui...

ARABELLE.

Très crâne, cette femme-là...

FRONTIGNAN, revenant.

Où suis-je ?

LOVELY.

Chez vous, Adalbert...

ARABELLE.

Et voilà le bon docteur !

FRONTIGNAN.

Le bon Docteur?... (Il feint de s'évanouir.) Oh ! oh !

LOVELY.

Il se révanouit.

ANGÈLE.

Je sais ce que c'est... Laissez-nous. Laissez-moi seule avec lui. Je vais vous le remettre sur pied.

LOVELY.

Mais...

ANGÈLE.

Ah ! je suis médecin... J'ordonne ! Et le médecin au chevet du malade, c'est comme le commandant à son bord.

ARABELLE.

Elle a raison... Le médecin sur son bord...
Mais quel poulet...

Tous sortent.

SCÈNE XII

ANGÈLE, FRONTIGNAN

ANGÈLE.

En voilà assez... Levez-vous, et marchez... Il ne faut pas me la faire à la syncope... Je ne coupe pas dans les attaques de nerfs, moi... Levez-vous !... (Frontignan chaque fois sans répondre et sans ouvrir les yeux s'agite sur son fauteuil comme une crise nerveuse. Elle court à la théière.) Levez-vous, ou je vous inonde.

FRONTIGNAN, se levant.

Oh ! comme je souffre !

ANGÈLE.

Cen'est pas vrai !...

FRONTIGNAN.

Je me sens faible comme tout.

ANGÈLE.

Le grand air vous remettra... Allons... prenez votre chapeau et rentrons... Votre chapeau... Je l'avais reconnu pourtant... Je l'avais flairé tout de suite, et si je n'eusse écouté que l'instinct de la jalousie et de mon odorat... C'est bien ça qu'il me brûlait les doigts... Ce chapeau... Ce chapeau révélateur et que j'avais une envie folle de l'aplatir... de l'écraser, de le trépigner...

Elle fait ainsi :

FRONTIGNAN :

Oh !

ANGÈLE.

Il n'a rien perdu pour attendre... Ramassez-le!..

FRONTIGNAN, le ramassant.

Un chapeau neuf!...

Il veut le redresser.

ANGÈLE.

N'y touchez pas... Cette galette sera votre châti-
ment... le premier... Rentrons chez nous...

FRONTIGNAN, se rasseyant.

Je ne peux pas, je n'ai plus de jambes.

ANGÈLE.

Misérable!... (Il tremble.) Non... Je ne vous ferai
pas de mal... Je ne vous toucherai pas... Je pour-
rais vous tuer... Je le devrais... Et ça serait mon
devoir d'épouse outragée...

FRONTIGNAN.

Grâce... Je me soutiens à peine.

ANGÈLE.

Vous n'êtes donc pas un homme? (Se montant.) Mais
si cependant, vous êtes un homme, et un gentil-
homme même!... Puisque je vous surprends ici, dé-
guisé en Vicomte de Fronsac et filant le parfait amour
avec une femme sauvage qui fait profession de
jongler avec des ours blancs.

FRONTIGNAN.

Ah! ne m'accablez pas!...

ANGÈLE.

Une dompteuse!... C'est ça qui vous a séduit... ce

métier de dompteuse vous a monté la tête... c'est si passionnant, en effet, une saltimbanque en maillots clairs avec un pagne de coquillages et une couronne de plumes d'autruche !... Il fallait une amazone à Monsieur !

FRONTIGNAN.

Vous ne voulez pas m'entendre...

ANGÈLE.

Non, je ne veux pas vous entendre... Et voilà la vie que vous faisiez pendant que je m'efforçais d'être l'honneur de votre existence plate, sottie et bourgeoise... pendant que j'illustrais, disiez-vous, le nom de votre père !

FRONTIGNAN, pleurant.

Angèle !...

ANGÈLE.

Vous me trompiez... Il vous fallait des fleurs exotiques... des parfums aristocratiques... des orgies anacréontiques... Ah ! ah ! ah ! je sais maintenant ce que vous en faisiez de vos sorties... quand vous alliez au bain... au ministère... chez votre tailleur... chez votre mère... Depuis combien de temps ne l'avez-vous pas vue, votre mère ?... (Frontignan accoudé à la cheminée le dos au public, baisse la tête et sanglote bruyamment.) Mais vous alliez à Pompadour. Ah ! je le connais votre Pompadour Louis XV !

FRONTIGNAN, relevant la tête et marchant agité.

Ah ! c'est trop !... Je ne suis pas Louis XV... Je suis un homme de 37 ans... J'ai des frissons d'amour qui me font frutt... frutt... comme ça... J'ai des feux d'artifice... Ça et là...

Il montre son cœur.

ANGÈLE.

Monsieur Frontignan !...

FRONTIGNAN.

C'est votre faute, madame Frontignan !... (Emu.)
Je suis un homme de foyer... J'aspirais à un foyer...
pourquoi m'avez-vous refusé mon foyer?...

ANGÈLE.

Est-ce que j'avais le temps?...

FRONTIGNAN.

Je l'avais, moi... j'avais le temps... et les en-
traîlles de l'emploi... J'étais un homme, moi...
et vous n'étiez pas une femme...

ANGÈLE.

Je n'étais pas une femme... je n'étais pas une
femme... Nous en recauserons chez nous... Venez!...

FRONTIGNAN.

Quoi faire?...

ANGÈLE.

Je ne sais pas... Commencez toujours par obéir..

FRONTIGNAN, énergique.

Eh bien! Non!...

ANGÈLE.

Non?... Le Code me fait des droits.

FRONTIGNAN.

Le Code dit que la femme doit suivre son mari...
mais il ne dit pas que le mari...

ANGÈLE.

Alors... vous restez ici..

FRONTIGNAN.

Où!...

ANGÈLE.

Chez cette acrobate ?

FRONTIGNAN.

Oui.

ANGÈLE.

A cette heure de nuit ?

FRONTIGNAN.

Oui.

ANGÈLE.

C'est bien ! Monsieur, c'est bien je n'insiste plus...
Adieu, monsieur, adieu.

FRONTIGNAN.

Adieu !

ANGÈLE, sortant entre ses dents.

Non ! au revoir !

SCÈNE XIII

FRONTIGNAN, puis LOVELY.

FRONTIGNAN.

Oui... je reste... Parce que de rentrer chez nous sans avoir arrêté les bases de la réconciliation... Je sais ce qui m'attend ici... mais chez nous... ce serait le même prix !... et plus cher, peut-être... car enfin, des Cerceaux était garçon, lui.. Ils ne me demanderont pas d'être bigame... Peut-être qu'ici, on pourra transiger... sur le terrain de l'union libre... Je peux dire que mes convictions politiques... ne m'en permettent pas d'autres... Lovely ! Oh ! ce peignoir !...

LOVELY, rentre en peignoir.

Vous êtes seul, mon ami ?

FRONTIGNAN.

Oui... (A part.) Ah ! ce peignoir !...

LOVELY.

Le docteur vous a quitté ?

FRONTIGNAN.

Parfaitement rétabli... (A part.) Ah ! ce peignoir !
(Haut.) Et votre famille ?... Toute votre famille... partie ?...

LOVELY.

Persuadée que votre accident était sans gravité,
et s'excusant de ne pouvoir prendre congé de vous.

FRONTIGNAN.

Ah !... Ils sont bons !... Vous avez là une bien
bonne famille !... Lovely !... Mais enfin ils sont par-
tis et nous voilà seuls !

LOVELY.

Tout à fait...

FRONTIGNAN.

Tout à fait... (A part.) Oh ! ce peignoir !... (Haut.)
Et il est minuit... l'heure du crime... et du berger...
Oh ! Lovely, vous avez été bien cruelle jusqu'à ce
jour !

LOVELY.

Je vous aimais, mon ami... J'ai respecté votre
fiancée...

FRONTIGNAN.

Trop !... Vous me la respectiez trop, ma fiancée !...
Je n'en demandais pas tant...

LOVELY.

Oh ! vous ne le voudriez pas...

FRONTIGNAN.

Mais si je voudrais... Et que penseriez-vous de moi si je tardais davantage... Nous sommes seuls tous deux... Il est minuit ! Je suis jeune !... Vous êtes belle... L'ombre et l'amour nous enveloppent de leurs deux paires d'ailes. . Mon sang bouillonne... mon cœur crépète... et mon front flamboie... Ah ! demandez à votre ours blanc de ne pas vous dévorer, mais ne le demandez pas à moi... ne me le demandez pas...

LOVELY.

Ah ! vous me faites peur !...

FRONTIGNAN, la prenant dans ses bras.

Ce n'est rien, cette peur... Ça passera !...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ANGÈLE, LE COMMISSAIRE DE POLICE entrent par une porte, BETTING-SENIOR, ARABELLE, BETZY, DES CERCEAUX entrent par l'autre.

ANGÈLE.

Le délit est-il assez flagrant ?

FRONTIGNAN.

L'écharpe de l'autorité !

ARABELLE.

Que venez-vous faire ici, docteur ?

ANGÈLE.

Nous venons verbaliser... Verbalisez, monsieur le commissaire de police...

TOUS.

Le commissaire ?

LE COMMISSAIRE, à Frontignan.

Donnez votre nom, monsieur...

FRONTIGNAN.

Angèle !...

LE COMMISSAIRE.

Nom et prénoms !...

FRONTIGNAN, courbant la tête.

Tibulle, Ernest, Alfred, Frontignan,

TOUS.

Frontignan !

ANGÈLE.

Mon mari !...

TOUS.

Son mari !

ARABELLE.

Manqué !

Rideau.

ACTE III

Un salon chez Frontignan. Sur la cheminée le buste d'Hippocrate. Mobilier froid et banal des salons d'attente chez les médecins.

SCÈNE PREMIÈRE

GERTRUDE, rangeant des fleurs, EDMOND par moments.

EDMOND, rangeant et regardant faire Gertrude.

Trop de fleurs, mademoiselle Gertrude, trop de fleurs ! (Coup de sonnette.) Encore ! Je vais prévenir le concierge.

Il sort.

GERTRUDE, avec deux ou trois pots sans emploi.

Si je sais où fourrer ces trois derniers ?... C'est qu'il y en a vraiment trop ! Mais qu'est-ce qui se manigance donc ici ? Toutes ces fleurs naturelles, ce n'est pas naturel.

EDMOND, rentrant.

J'ai prévenu le concierge que madame le docteur ne reçoit pas aujourd'hui.

GERTRUDE.

Vous n'avez pas idée de ce qui se manigance, vous, monsieur Edmond ?

EDMOND.

J'en ai une vague idée... Je rentrais du théâtre,

ce matin, vers une heure, quand j'ai vu monsieur et madame qui rentraient aussi. Ce qui permet de supposer qu'ils s'étaient rencontrés.

GERTRUDE.

Dame ! pour rentrer ensemble.

EDMOND.

Oui, mais, rencontrés où?... Tout est là... A la porte ? sur l'escalier?... ou bien ?...

GERTRUDE.

Ou bien ?...

SCÈNE II

LES MÊMES, FRONTIGNAN.

FRONTIGNAN, un portefeuille sous le bras.

Edmond !

EDMOND.

Monsieur ? (Voyant le portefeuille.) Tiens ! Monsieur est ministre ?

FRONTIGNAN.

Non !

EDMOND.

Il n'y a pas d'offense à demander à monsieur...
Il y a quelquefois des gens très bien...

FRONTIGNAN.

Assez ! Vous oubliez que je suis fonctionnaire...
Il n'est venu personne demander madame ?

EDMOND.

Si, monsieur, il est venu, au contraire, beaucoup de monde... des clients que j'ai renvoyés...

FRONTIGNAN.

Pourquoi ?

GERTRUDE.

Parce que madame a dit en sortant qu'elle ne recevait pas.

FRONTIGNAN.

Ah!... Mais parmi ces clients, il n'est pas venu un grand monsieur, en noir, avec des moustaches chinchilla et une écharpe tricolore ?

EDMOND.

Le commissaire de police ?... Qu'est-ce que le commissaire de police...

FRONTIGNAN.

Il n'est pas venu non plus un petit monsieur, très bien mis, avec des favoris blonds et une serviette sous le bras ?

GERTRUDE.

Monsieur veut dire maître Bertillon ?

FRONTIGNAN.

Oui, l'avoué de madame... vous n'avez pas vu l'avoué.. ?

GERTRUDE.

Non plus.

FRONTIGNAN, à lui-même.

Je respire. Elle n'a pas fait appeler Bertillon. (Coup de sonnette.) On sonne ! Lui, peut-être ?

GERTRUDE.

Je vais voir.

Elle sort.

FRONTIGNAN.

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

EDMOND, bonhomme.

Monsieur a été pincé ?

FRONTIGNAN.

Oui...

EDMOND.

Devant la porte ?

FRONTIGNAN.

Non.

EDMOND.

Sur l'escalier ?

FRONTIGNAN.

Non.

EDMOND.

A domicile ?

FRONTIGNAN.

Oui.

EDMOND.

Bigre!... Qu'est-ce que je disais à monsieur...
amicalement ?

FRONTIGNAN.

Amicalement ! Vous m'ennuyez ! Edmond, vous
êtes d'une familiarité vraiment impertinente.

EDMOND.

Oh ! oh ! on voit bien que monsieur n'a plus
besoin de mon silence.

GERTRUDE, au dehors.

Aidez-moi donc, monsieur Edmond.

Edmond rentre, portant des poufs, des chaises légères, des bibelots de toutes sortes.

GERTRUDE.

Voilà-t-il des bibelots !

EDMOND.

De quoi déguiser le salon !

FRONTIGNAN.

D'où apporte-t-on tout cela ?

GERTRUDE.

Je ne sais pas... Il paraît que c'est des emplettes à madame.

FRONTIGNAN.

Angèle se lancerait dans le bric à brac ?... Mais au fait, je n'avais pas pris garde à cette première transformation... C'est madame qui a acheté toutes ces fleurs ?

GERTRUDE.

Il paraît que madame n'aura pas perdu son temps ce matin. Si on ne dirait pas le jardin des plantes !

EDMOND.

Moins les bêtes féroces !...

FRONTIGNAN, colère.

Encore une allusion !

EDMOND :

Discrète !

FRONTIGNAN.

En voilà assez ! vous n'avez plus rien à faire ici ?

EDMOND.

Non, monsieur.

FRONTIGNAN.

Eh bien, allez-vous-en !

EDMOND.

Eh bien, je m'en vais ! Pas moins, monsieur me doit deux louis.

FRONTIGNAN.

Moi ?

EDMOND.

Notre pari d'hier... Monsieur a été pincé...

FRONTIGNAN.

C'est juste ! Les voici. Allez !

Edmond sort.

SCÈNE III

FRONTIGNAN, GERTRUDE.

FRONTIGNAN, rêveur.

Je connais Angèle... Elle ne me pardonnera jamais.
Il s'assied.

GERTRUDE, bienveillante.

Monsieur a du chagrin ?

FRONTIGNAN.

Oui, Gertrude.

GERTRUDE.

Monsieur ne le mérite pas... monsieur est si bon!

FRONTIGNAN.

Oui, n'est-ce pas? Je suis bon?... Je me sens là une foule de bons sentiments.

GERTRUDE.

Que de fois je l'ai dit à la fruitière .. parce qu'elle disait que monsieur était un peu poseur... à cause de vos cheveux frisés et de vos petits bouquets... Moi, je vous soutenais dans le quartier; je disais que vous n'étiez pas fier. . un peu tatillon, mais pas fier... ni trop regardant avec les bonnes... c'est si rare un homme de ménage qui n'est pas trop regardant... aussi ça m'afflige-t-il que vous ayez du chagrin... ça m'afflige-t-il?

FRONTIGNAN, attendri.

Gertrude!

GERTRUDE, s'asseyant auprès de lui.

Faut me dire tout.

FRONTIGNAN, la repoussant.

Pardon, Gertrude, pardon! Je ne vous ai pas demandé de consolations...

GERTRUDE.

Dame!... Je m'étais t'attendrie!...

FRONTIGNAN.

T'attendrie! gardez vos attendrissements pour les garçons épiciers...

GERTRUDE.

Tiens ! tiens !... Monsieur qui, pas plus tard qu'hier, m'appelait son idéal !

FRONTIGNAN.

Plus bas !

GERTRUDE.

Et qui m'embrassait dans le cou...

FRONTIGNAN.

Silence, malheureuse !

GERTRUDE.

Monsieur est à la grincche ?

FRONTIGNAN.

C'est mon affaire ! (Coup de sonnette.) On sonne encore !

GERTRUDE.

Cette fois c'est madame.

FRONTIGNAN, à lui-même.

Angèle !... Ah ! non ! non ! je n'aurais pas le courage de la revoir.

Il rentre à gauche.

SCÈNE IV

GERTRUDE, ANGÈLE, un commissionnaire.

ANGÈLE, au commissionnaire qui porte un meuble enveloppé de papier.

Posez ceci là... devant la fenêtre... (Elle a elle-même

des cartons, des paquets, et est habillée avec une grande élégance.) Tenez, Gertrude, débarrassez-moi, portez tous ces cartons dans ma chambre...

SCÈNE V

ANGÈLE, puis FRONTIGNAN, par moments GERTRUDE.

ANGÈLE.

Y a-t-il assez de fleurs, maintenant ! Et de plantes tropicales ?... Il y en a plus que chez sa femme sauvage, en tous cas ! Ah ! vous aimez les plantes tropicales, monsieur Frontignan... vous aimez les palmiers et les dracoenas ! Il vous faut des parfums capiteux... du new-moun-hay et du with-rose !... **En** voilà !... (Elle secoue des vaporisateurs.) Du new-moun-hay, ça infecte !... pouah !... et du with-rose, ça empoisonne !... Il sera content ! tout à fait content ! (Apercevant le buste d'Hippocrate.) Oh ! non ! oh ! non ! plus celui-là !... (Elle le prend.) Hippocrate ; il n'en faut plus. (Elle le jette et le brise.) Enfoncé l'Hippocrate ! Enfoncée la médecine !... (Frontignan entre avec sa valise. Il voit Angèle, sanglote et se dispose à sortir.) Qu'est-ce qui vous prend ?

FRONTIGNAN.

Je dis adieu à cette maison.

ANGÈLE.

Pourquoi adieu ?

FRONTIGNAN.

Parce que je pars, j'ai fait ma malle ! je vous laisse ma dot... je n'emporte que ma malle.

ANGÈLE.

Où allez-vous ?

FRONTIGNAN, très digne.

Je me retire chez ma mère !

ANGÈLE.

Laissez-là votre sac de nuit ! Et votre paletot et votre parapluie !...

FRONTIGNAN.

Alors, c'est le pardon ?

ANGÈLE.

Non ! ce n'est pas le pardon ! Je ne vous chasse pas, voilà tout ! Je supporterai votre présence ! Pas pour vous, pour moi... pour ma considération !... pour mon crédit... pour l'exercice de mon art... Je ne veux pas de scandale !

FRONTIGNAN.

Pas de procès ?

ANGÈLE.

Pas de procès... Les hommes de la loi ne mettront pas le nez dans vos turpitudes... On ne lira pas dans la Gazette des tribunaux, les détails épicés de l'affaire Frontignan contre Frontignan ! J'ai un cabinet, monsieur, je ne veux pas qu'il soit éclaboussé. La faculté de médecine n'est peut-être pas à l'abri de l'outrage que j'ai reçu... Je connais des confrères que leurs femmes ont ridiculisés... je ne veux pas ajouter mon nom à ce long martyrologe.

FRONTIGNAN.

Permettez ! permettez !

ANGÈLE.

Vous eussiez préféré une séparation tapageuse ?...

FRONTIGNAN.

Moi ? oh ! ciel !

ANGÈLE.

Tant pis ! J'aurais eu plaisir à contrecarrer vos préférences ! Quoiqu'il en soit, pas un mot à âme qui vive du douloureux scandale de cette nuit ! Nous vivrons sous le même toit, ensemble... mais séparément... votre chambre ici, la mienne là...

FRONTIGNAN.

Comme dans le Maître de Forges !

ANGÈLE.

Trêve de plaisanteries, monsieur, elles sont intempestives... Le monde ne soupçonnera rien de notre désunion. Devant le monde, vous continuerez à m'appeler Angèle... à me dire : tu... Je vous permets, même, devant le monde, de certaines caresses... superficielles... Ce sera souverainement bourgeois... mais profondément politique.

FRONTIGNAN, voulant l'embrasser.

De certaines caresses...

ANGÈLE, le repoussant.

C'est inutile, nous sommes seuls !.. Vous irez au ministère exactement...

FRONTIGNAN.

J'en viens...

ANGÈLE.

Mais vous refuserez les heures supplémentaires du soir... et vous n'irez plus à Pompadour.

FRONTIGNAN.

Jamais !

ANGÈLE.

Vous marcherez droit ! Je ne sais pas, moi, ce que je ferai... Je n'ai pensé encore qu'à vous. Je vous tromperai peut-être...

FRONTIGNAN.

Hein !

ANGÈLE.

Probablement ! C'est mon droit ! je n'admets pas de différence entre l'homme qui trompe sa femme, et la femme qui trompe son mari... L'étude de la médecine m'a enseigné l'égalité des deux sexes... Vous m'avez trompée, j'ai le droit de vous tromper... Cela s'appelle la loi de Lynch !...

FRONTIGNAN.

Ne me... lynche pas, Angèle, ne me lynche pas ! Et d'abord, quand je pourrai me justifier... quand il me sera permis d'entrer dans quelques détails...

ANGÈLE.

Des confidences ! Vous m'offrez des confidences ? Je ne veux rien savoir... rien, rien, rien !... (Changeant de ton.) Que dites-vous de mes emplettes ?

FRONTIGNAN.

Tout cela est d'un goût !...

ANGÈLE.

Mon salon ressemble-t-il assez à un boudoir de cocotte ?... Ne se croirait-on pas chez miss Lovely ?... Ah ! ne dites pas non !... Le même fouillis... le même parfum, et le même désordre...

GERTRUDE, entrant.

On demande madame.

FRONTIGNAN, voulant l'embrasser.

On te demande, douce amie !... pour le monde ?...
Gertrude est du monde.

ANGÈLE.

J'avais dit que je ne reçois pas...

GERTRUDE.

Les malades... mais c'est un commis de magasin.

ANGÈLE.

Ah ! très bien ! recevez, c'est payé. (Gertrude sort.)
J'ai fait des folies ce matin !... Il y en a pour 3000 fr...) vous qui vouliez économiser pour m'offrir un chapeau... j'en ai acheté six... (Gertrude apporte des cartons et sort.) Ça, c'est de la lingerie... Vous ne me grondez pas...

FRONTIGNAN.

Je vous assure, Angèle, que vous me torturez.

ANGÈLE.

Alors, vous n'avez pas le courage de me gronder !... Mais voyez donc ! (Elle déploie un peignoir.) Surah et Valenciennes ! Est-ce assez pimpant ? Assez provoquant ? Il n'est pas besoin d'être jolie, jolie, pour être jolie là-dessous !..

FRONTIGNAN.

Oh ! vous renchérissez sur le supplice de Tantale !

ANGÈLE.

Que dites-vous de ce peignoir !

FRONTIGNAN.

Oh ! ce peignoir !

ANGÈLE.

Est-ce que miss Lovely ?...

FRONTIGNAN.

Oh ! ça, Angèle, je te jure...

ANGÈLE.

A d'autres !... Vous seriez trop bête...

FRONTIGNAN.

Bête, oui Angèle... oui, bête .. mais pas coupable !... Et si tu voulais me permettre de me défendre... si tu voulais seulement m'écouter deux minutes...

ANGÈLE.

Non, c'est inutile ! Je connais la chanson ! N'en parlons plus !... Car moi aussi, j'ai fait fausse route... C'était si simple de devenir mondaine, dépensière... et gaspilleuse !... Si simple, je m'en suis aperçue ce matin... et si gai... Pas drôles, allez, les malades qu'on visite et qu'il faut rassurer et consoler ! Pas drôle comme les magasins de modes et de nouveautés... Aussi, flûte pour la médecine ! Et vive Dieu ! C'est bien fini ! . . Voyez ce que j'ai fait d'Hippocrate... J'ai cassé mon faux dieu ! Je veux m'amuser maintenant ! Je veux des toilettes et des bijoux... Je demande des chiffons et une voiture... J'irai au bois, au théâtre et au bal ..

FRONTIGNAN.

Et moi ?

ANGÈLE.

Vous ? Si je vous ai retenu, mon cher, c'est qu'il

me fallait un cavalier... Un chaperon... une duègne!... Parce que j'ai été trop sotte de vivre quatre ans comme j'ai vécu, et que je ne suis pas assez vieille pour ne pas rencontrer, dans le tourbillon où vous allez me lancer, des plaisirs, des succès et des amoureux...

GERTRUDE, annonçant.

Monsieur Gaston!

ANGÈLE.

Qu'il entre!

SCÈNE VI

LES MÊMES, GASTON, un livre sous le bras.

GASTON.

Bonjour ma tante... Bonjour mon oncle!

FRONTIGNAN, ahuri.

Bonjour, mon garçon!

ANGÈLE.

Te voilà, toi!

GASTON.

Oui, ma tante, me voilà, avec mes livres.

ANGÈLE.

Pourquoi faire, des livres.

GASTON.

Mais pour prendre ma leçon...

ANGÈLE.

Pourquoi faire, ta leçon ?

GASTON.

Comment ! pourquoi faire ?.. Mais vous me disiez vous-même, docteur, qu'un homme doit être bachelier au moins.

ANGÈLE.

J'ai dit ça ?

GASTON.

Et vous ajoutiez : « Ça ne prouve pas grand chose, c'est vrai ! On n'en est pas plus savant ni moins idiot, vois ton oncle ! »

FRONTIGNAN.

Gaston !

GASTON.

Ce n'est pas moi, c'est ma tante...

FRONTIGNAN.

A la bonne heure !

ANGÈLE.

Eh bien ! j'ai changé d'avis.

GASTON.

Sur mon oncle ?

ANGÈLE.

Non, sur le bachot ! Laisse-là le grec et le latin, les mathématiques et l'histoire naturelle... et amuse toi ! Tu as vingt ans et quarante mille livres de rente... Croque tes revenus et un peu de ton capital... Cours les petits théâtres et les cabarets !... Mange des écrevisses, bois du champagne... Fais sauter les écus que ton père l'a laissés...

FRONTIGNAN.

Mais Angèle...

ANGÈLE.

Mais vous, laissez-moi tranquille!... Je parle raison à ce jeune dadais-là... Laissez-moi lui faire son éducation comme je l'entends... nous n'avons pas besoin de vous ici... Je ne vous retiens pas...

GASTON, bas à Frontignan.

Dites donc, mon oncle, il paraît que ça ne va pas?

FRONTIGNAN.

Il paraît mal... et à preuve... (A Angèle, l'embrassant.) Gaston, c'est du monde, à tantôt, douce amie! (Il l'embrasse. A Gaston.) Tu vois.

Il sort.

SCÈNE VII

ANGÈLE, GASTON.

GASTON.

Alors, docteur je lâche le bachot?

ANGÈLE.

Ma foi, oui...

GASTON.

C'est dommage!... J'avais si bien appris mes leçons ce matin. Le cœur est un organe conoïde, creux et musculaire... il est considéré comme une pompe...

ANGÈLE.

Qui t'a enseigné ça ?

GASTON.

C'est vous, docteur.

ANGÈLE.

Allons donc ! Le cœur est le siège des passions humaines, le champ de bataille de tous nos sentiments... La haine, l'amour, la jalousie, la colère naissent, grandissent et s'éteignent dans le cœur... il se dilate sous le regard de l'être aimé... il bat plus vite dans un serrement de main... il s'épanouit dans une caresse... il se brise sous une trahison...

GASTON.

Mais alors, docteur, mon oncle ?

ANGÈLE.

Oh ! Il s'y connaît ton oncle ! Il a un cœur, cet homme vulgaire... un cœur... affamé ! Il t'a dit que le cœur sert à aimer, et il a eu furieusement raison de le dire ça !... L'amour, je te disais, et tu l'as cru, que c'était une maladie, comme l'oïdium des vignes... ou le phylloxera... une névrose que nous traitions par les bains froids, les sinapismes et le bromure !... Névrose, l'amour !... Ah bien, oui. C'est l'union de deux cœurs qui palpitent à l'unisson. . c'est l'enlacement de deux âmes emportées l'une vers l'autre, par la loi divine d'une attraction délicieuse ! .. C'est le bien suprême, c'est l'extase enivrante ! C'est l'envolement dans l'azur ! Tu ne me comprends pas ? Eh bien, aime une foi, aime, tu m'auras comprise ! Et tu m'en diras des nouvelles !

GASTON.

Oui, docteur...

ANGÈLE.

Docteur, docteur, ne m'appelle pas docteur !... Vous m'ennuyez à la fin !... Tout le monde m'appelle docteur !... Je ne suis pas un docteur, je suis une femme... et une vraie !

Elle sort.

SCÈNE VIII

GASTON, puis BERTHE.

GASTON.

Oui docteur... Elle est agitée, ma tante... Jamais je ne l'avais vue si agitée... « L'extase énivrante, l'envolement dans l'azur... » C'est très joli, tout ça... C'est plus joli que la pompe aspirante et foulante... Ah ! elle a raison, ma tante... ce n'est pas une pompe que nous avons là ! J'étais humilié de n'avoir qu'une pompe. Qu'elle s'exprime bien, ma tante !... J'ai vingt ans, et quarante mille livres de rente... O amour ! amour ! fais-toi connaître... Amour... parais, je t'attends !...

BERTHE, entrant.

Tiens, vous êtes là, monsieur Gaston...

GASTON.

Berthe ! — Oui... je suis là... et vous aussi... je le vois...

BERTHE.

Nous sommes en visite chez votre tante qui nous montre ses emplettes de ce matin, et je suis venue,

pendant qu'on discute chiffons, chercher un journal...

GASTON.

De médecine?

BERTHE.

Non, de modes.

GASTON.

Ici?

BERTHE.

Il paraît!... (Elle prend sur la table.) « La mode Française » — « Le courrier de la mode » — « L'art et la mode! »

GASTON.

Ah bah! ah bah!

BERTHE.

Changement à vue!

Elle va sortir.

GASTON.

Vous me quittez si vite?...

BERTHE.

Ces dames m'attendent!

GASTON.

Non... demeurez un moment... J'ai un tas de choses que je voudrais vous dire.

BERTHE.

A moi?...

GASTON.

Vous seriez bien gentille, mademoiselle Berthe, de me regarder...

BERTHE.

Pourquoi ça, vous regarder ?

GASTON.

S'il vous plaît ? C'est une expérience. Mais oui !...
Il bat, mon cœur !... Et maintenant, donnez-moi la
main !

BERTHE.

Qu'est-ce qui vous prend ?

GASTON.

Laissez-moi faire... puisque nous sommes fiancés !
(Il prend sa main.) Ah ! mais il bat plus vite !... C'est
l'amour, mademoiselle Berthe ! Je connais l'amour...
Je sens là comme une pompe aspirante... non,
comme une attraction délicieuse qui m'emporte
vers vous dans l'extase énivrante... de l'envolement
de l'azur !... O Berthe ! O Berthe !...

Il tombe à genoux.

SCÈNE IX

LES MÊMES, SERQUIGNY.

SERQUIGNY, entrant.

Madame le docteur !...

BERTHE ET GASTON, se sauvant.

Ah !

SCÈNE X

SERQUIGNY, puis ANGÈLE, puis FRONTIGNAN.

SERQUIGNY.

J'ai troublé des amoureux... je suis tombé sur un duo de Colombes... Et de fait, il passe ici comme des effluves de sentiment... On perçoit comme le murmure d'une symphonie d'amour!... L'heure psychologique aurait-elle sonné?... Angèle!... Soyons prudent, pourtant.

ANGÈLE.

Monsieur de Serquigny, je ne croyais plus vous revoir chez moi !

SERQUIGNY.

Est-ce le docteur ou la femme ?

ANGÈLE.

Les deux... Vous avez offensé la femme, et le docteur ne reçoit pas.

SERQUIGNY.

Est-ce vous offenser que vous aimer?...

ANGÈLE.

M'aimer!... M'aimer... Vous le disiez...

SERQUIGNY.

Et je le répète... J'ose le répéter... Et tenez, j'ai là de vos autographes... des pattes de mouche qui ne me quittent pas... et que j'ai mille fois baisées!...

ANGÈLE.

Des lettres de moi?... (Ouvrant une lettre.) « Eau de tilleul, 100 grammes... Infusion de feuilles d'orange. » Vous gardiez mes ordonnances ?

SERQUIGNY.

Faute de mieux!... Mais je suis prêt à les échanger toutes, et j'en ai encore 237 chez moi, contre une seule ligne...

ANGÈLE.

Qui dirait... Je vous aime, n'est-ce pas ?

SERQUIGNY.

Oui!... Tendrement!

ANGÈLE.

C'est bien, monsieur de Serquigny... c'est bien... Je vous remercie... Je sais ce que je voulais savoir... Maintenant, quittons-nous.

SERQUIGNY.

Ah! Mais c'est une trahison, vous m'avez fait me découvrir...

ANGÈLE.

Et je vous renvoie... c'est très féminin...

SERQUIGNY.

Oui... mais je n'ai pas tout dit, Angèle...

ANGÈLE.

Monsieur!

SERQUIGNY.

Ah! pardon!... Je n'ai pas tout dit, docteur!

ANGÈLE.

Ne m'appellez pas docteur... Je vous défends de m'appeler docteur.

SERQUIGNY.

Je croyais vous obéir...

ANGÈLE

Je ne veux plus, maintenant... Mettez que c'est un caprice... J'ai bien le droit d'avoir des caprices...

SERQUIGNY.

Certes !

ANGÈLE.

Je suis une femme, je pense...

SERQUIGNY.

Et une femme supérieure... à preuve que, désireux de ne vous devoir qu'à vous-même, je n'ai pas voulu jouer de cette passion féminine par excellence, la jalousie...

ANGÈLE.

Vous étiez trop gentilhomme pour me dénoncer les fredaines de mon mari.

SERQUIGNY.

Vous me tiendrez compte de la délicatesse de mes scrupules...

ANGÈLE.

C'est peut-être vous qui l'avez conduit chez la dame à l'ours.

SERQUIGNY.

Moi ! au contraire... Je lui donnais de bons conseils. Je lui disais, et chez Lovely encore... jusque

chez Lovely : rentrez chez vous, mon ami ; il n'y a rien à faire avec cette femme-là !

ANGÈLE.

Ah bah ! vraiment... rien à faire ?

SERQUIGNY, *fat.*

Absolument rien.., Elle m'a résisté, à moi !...

ANGÈLE.

Et à Frontignan ?

SERQUIGNY.

A Frontignan aussi... C'est une race à part les écuyères... c'est élevé en famille... Ça cultive simultanément le pot au feu et les vertus bourgeoises, et ça finit par épouser des vicomtes !...

ANGÈLE.

Mais alors, Alfred ?

SERQUIGNY.

Alfred, malin, s'était déguisé en vicomte de Frontsac, et il avait promis le mariage.

ANGÈLE, *joyeuse.*

Mais, il n'était pas son amant ?

SERQUIGNY.

Mais, il n'était pas son amant !... N'empêche qu'il n'en était que plus coupable... Il trompait tout le monde en même temps... vous... elle... la famille Betting...

ANGÈLE.

C'est ça qui m'est égal... Elle n'a toujours pas été sa maîtresse !

SERQUIGNY.

Non... mais...

ANGÈLE, heureuse.

Mais je sais tout ce que je voulais savoir, adieu...
et définitivement, adieu!...

SERQUIGNY.

Angèle ! madame ! docteur !

FRONTIGNAN, entrant.

Monsieur, mes témoins seront chez vous entre
quatre et cinq heures.

ANGÈLE.

Alfred !

SERQUIGNY.

Monsieur Frontignan !

FRONTIGNAN.

Plus un mot, j'étais derrière cette porte... J'ai
tout entendu.. Mes témoins seront chez vous entre
quatre...

ANGÈLE, à part.

C'est donc un homme, mon mari ?

FRONTIGNAN.

Attendez... ça ne veut pas dire, monsieur, que je
suspecte le moindrement la loyauté de ma
femme. (Serquigny fait un geste.) Je n'ai pas besoin de
votre témoignage, monsieur... Non, Angèle, je ne
suspecte pas ta loyauté... Je suis bien aise de le dé-
clarer tout haut devant monsieur... Tu es une noble
et fidèle épouse... je t'aime, je t'estime... et je t'em-

brasse... devant monsieur qui est du monde... Et maintenant, mes témoins...

SERQUIGNY.

Seront chez moi entre quatre et cinq heures !... Au revoir, docteur... je vous reverrai sur le terrain, entre quatre et cinq.

Il sort.

SCÈNE XII

ANGÈLE, FRONTIGNAN.

FRONTIGNAN.

Au revoir, au Pré aux Clercs !

Il va écrire.

ANGÈLE.

Décidément, c'est un homme !... Qu'est-ce que vous faites-là ?...

FRONTIGNAN.

J'écris... à mes témoins, d'abord... J'écirai, ensuite, à mon notaire !

ANGÈLE, à elle-même.

Son notaire !... comme c'est bête, les femmes !. Oh ! je suis tout émue !... Cette nuit, je l'aurais vivisceté avec plaisir, je l'aurais inondé d'acides avec rage, je l'aurais coupé en tout petits morceaux... et maintenant... maintenant la seule idée de ce duel... la crainte de le perdre... et le calme qui est venu... la réflexion... Peut-être n'avait-il pas tout à fait tort, au fond ?... Tout au fond ? Pauvre diable ! J'en faisais un ermite... précoce ! Ce n'est pas un homme supérieur, non !... Mais j'aurais dû ne pas l'hu-

milier de ma supériorité, moi ?... Qu'est-ce qu'il demandait à la vie ? Au mariage ? À l'amour ?... Un bonheur vulgaire !... Ça n'est pas un homme médiocre, c'est une bourgeoise ! Il avait raison : il y a des hommes, comme des femmes, à qui il faut des enfants.

FRONTIGNAN, achevant sa lettre.

« Et je signe, sain d'esprit et de corps... encore : Alfred Frontignan !... »

ANGÈLE.

C'est donc sérieux ?

FRONTIGNAN.

Oui !

ANGÈLE.

Vous vous battrez ?

FRONTIGNAN.

Oui...

ANGÈLE.

Et vous n'aurez pas peur ?

FRONTIGNAN.

Si... Mais si je n'avais pas peur... où serait le mérite ?

ANGÈLE.

Monsieur de Serquigny est une fine lame, dit-on ?

FRONTIGNAN.

Je choisirai le pistolet... Il est peut-être moins fine lame au pistolet ? Du reste, je ne me fais pas d'illusion... je serai blessé... C'est toujours le mari qui est blessé... à moins que l'adversaire... il y a des adversaires généreux qui tirent en l'air... Espérons que Serquigny...

ANGÈLE.

Aussi, pourquoi écouter aux portes ?...

FRONTIGNAN.

Je n'ai pas écouté... Je rentrais pour chercher mon porte-feuille... et à travers la porte close... j'ai entendu...

ANGÈLE.

Et comme je n'avais pas pris l'engagement de ne pas vous tromper...

FRONTIGNAN.

Comme tu ne l'avais pas pris... j'ai eu tout de suite une crainte vague... très vague... je te jure...

ANGÈLE.

Vous êtes rassuré, d'ailleurs...

FRONTIGNAN.

Oui... mais j'ai passé un mauvais quart d'heure.

ANGÈLE.

La jalousie ?...

FRONTIGNAN.

La jalousie...

ANGÈLE.

Vous avez cruellement souffert ?

FRONTIGNAN.

Oh ! oui !

ANGÈLE.

Alors !...vous comprenez mieux ce que j'ai souffert cette nuit quand je vous ai trouvé pâmé sur le divan de votre dompteuse !...

FRONTIGNAN.

Pâmé !... d'un coup de poing ! Distinguons. C'était un coup de poing !

ANGÈLE.

Eh ! le savais-je ?

FRONTIGNAN.

Non !... mais tu le sais maintenant... Car si j'ai entendu les déclarations de Serquigny, j'ai entendu le reste aussi... Pas ça... Je ne mentais pas... pas ça... c'est moins grave...

ANGÈLE.

Oh !

FRONTIGNAN.

Oh ! si !... C'est moins grave !... et ça me permet d'espérer mon pardon !... Voyons, Angèle, il ne se peut pas que tout soit fini pour toujours... Je me repens, et le ciel enseigne une clémence spéciale pour le pécheur qui se repent.

ANGÈLE.

Vous oubliez que la vengeance est la plus douce volupté des femmes..

FRONTIGNAN, sautant de joie.

Des femmes... Ah ! tu l'as dit !... des femmes !... tu vois bien que tu es une femme !... Tu en as toutes les grâces...

ANGÈLE.

Et toutes les faiblesses !

FRONTIGNAN.

Les faiblesses ?..

ANGÈLE.

La jalousie et le pardon!

FRONTIGNAN.

O Angèle! ô bonheur!... ô extase!...

Ils s'embrassent.

MONTARGIS, entrant.

Nous ne vous dérangeons pas?...

ANGÈLE.

Au contraire...

GASTON.

Ah! ma tante!... J'ai fait ma demande, on nous marie!...

BERTHE.

Avant le bachot!... Tant pis!...

EDMOND, entrant.

Une lettre pour monsieur.

FRONTIGNAN.

L'écriture de Serquigny!...

EDMOND, bas.

Si monsieur a besoin d'un témoin?..

FRONTIGNAN, lisant.

« Monsieur et ancien ami... Mon devoir de gentilhomme est de tirer en l'air... » Ah! c'est un plaisir de se battre avec ces gens-là!... « J'ai réfléchi, ce serait absurde!... » Lâche!... « Mais j'ai trouvé une solution que je crois délicat de vous communiquer : nous avons eu tous les deux des torts envers miss

Lovely!... Je vous ai présenté et vous lui avez promis le mariage : je tiens votre promesse : je l'épouse, malgré ma grande fortune... qu'elle ne considère pas comme un obstacle. Je pense que vous vous contenterez de cette réparation avec laquelle je suis, monsieur et ancien ami... etc. »

ANGÈLE.

Il l'épouse !

GERTRUDE.

On demande madame...

FRONTIGNAN, fronçant le sourcil.

Un client ?

GERTRUDE.

Non... Une cliente. .

ANGÈLE.

Je ne reçois pas... Je ne reçois plus...

FRONTIGNAN.

Au diable la médecine!... Et s'il te faut absolument un malade, prends-moi !

ANGÈLE.

Imprudent !

FRONTIGNAN.

J'ai confiance... Mais j'y songe...

ANGÈLE.

Où vas-tu ?

FRONTIGNAN.

Couper la sonnette de nuit!...

ANGÈLE.

C'est fait!... Bêta!